

2^e Année - N° 38.

Le numéro : 25 centimes

8 Juillet 1915.

LE PAYS DE FRANCE

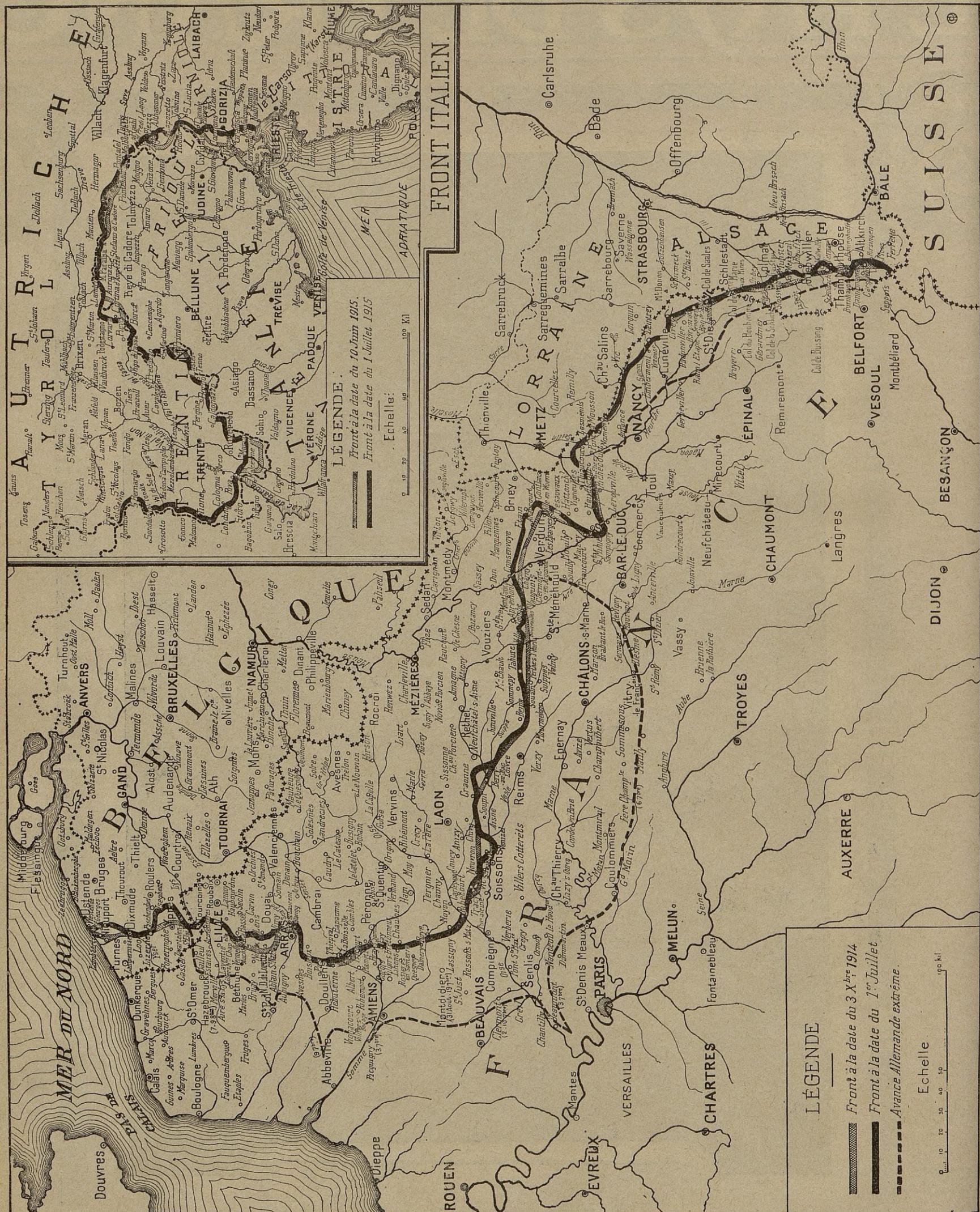


Lloyd George
MINISTRE DES MUNITIONS D'ANGLETERRE

rgane des
TATS
NÉRAUX
DU
URISME

Édite p
Le Ma
2.4.
boulevard Pois
PAR

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 24 JUIN AU 1^{er} JUILLET



OTRE offensive au nord d'Arras qui nous a donné de si beaux résultats s'est arrêtée, en partie à cause du mauvais temps qui a rendu le terrain presque impraticable ; par contre, les Allemands ont prononcé deux violentes contre-offensives, l'une en Argonne, sur la route de Vienne-le-Château, l'autre en Alsace, dans la région de Metzeral ; toutes les deux ont échoué. Tels sont les faits saillants de cette semaine.

En Belgique, tout s'est borné à une violente lutte d'artillerie ; les Allemands ont canonné par intermittence les abords de Ramscapelle, Pervyse, Caskerke, le terrain situé au sud de Dixmude ; l'artillerie de l'armée belge a vivement contre-battu les batteries ennemis et a dispersé divers groupes de travailleurs. On a encore annoncé que les Allemands envoyait de grands renforts en Belgique pour faire une nouvelle tentative sur l'Yser ; ce sont là des nouvelles qui arrivent périodiquement de Hollande et qui, tantôt parlent d'une retraite des Allemands, tantôt au contraire d'une prochaine offensive ; il convient de les contrôler.

Au nord d'Arras, accalmie en comparaison des violentes attaques qui ont eu lieu le mois dernier ; on a signalé quelques combats d'infanterie au nord de Souchez qui nous ont permis de réaliser de nouveaux progrès. Toutefois le 26 juin, les Allemands sont parvenus à prendre pied dans le chemin creux d'Ablain à Angres, sur un front d'environ 200 mètres ; ce chemin, qui sert aux transports ruraux, traverse, à un kilomètre environ au nord de Souchez, la route d'Arras à Béthune ; le succès de l'ennemi a été de courte durée car nos troupes reprenaient le surlendemain le terrain perdu.

Le 29, nous constatons un léger progrès de notre ligne au nord du château de Carleul, près de Souchez.

Pendant toute cette période, la canonnade a été extrêmement violente dans la région ; l'ennemi s'est particulièrement acharné avec de grosses pièces sur les faubourgs nord d'Arras.

Dans la région d'Albert, dont on n'avait pas parlé depuis longtemps, les Allemands ont fait exploser deux mines à la Boisselle, sur la route d'Albert à Bapaume, sans obtenir aucun résultat.

Plus au sud, entre l'Oise et l'Aisne, il y a eu d'abord une canonnade assez violente près de Quennerières ; puis, le 26 juin, à la suite d'un combat à coups de grenades, un faible effectif allemand a essayé de sortir des tranchées et a été facilement repoussé.

En Champagne, lutte de mines près de Reims et dans la région de Perthes ; l'ennemi a fait exploser deux fourneaux de mines mais sans prononcer d'attaque d'infanterie ; il n'a même pas pu occuper les entonnoirs qui sont sous le feu de nos tranchées.

De même du côté de Vauquois ; la lutte de mines s'est poursuivie et a donné lieu à quelques actions toutes locales menées à coups de bombes et de grenades.

C'est en Argonne que s'est produite l'attaque la plus violente contre nos positions ; l'armée du kronprinz veut-elle essayer de percer vers Verdun, son objectif depuis de si longs mois ? Toujours est-il que l'attaque a été menée après une intense canonnade, par deux divisions.

Elle s'est déclenchée à Bagatelle, dans la nuit du 26 au 27 juin ; après une lutte très chaude, elle a été repoussée. Les Allemands sont revenus à la charge le 29 ; après un bombardement ininterrompu qui a duré trois jours, ils ont attaqué nos positions entre la route de Binarville et le Four-de-Paris ; repoussés deux fois, ils ont réussi dans une troisième attaque à prendre pied dans quelques éléments de nos tranchées vers Bagatelle et ont été rejettés partout ailleurs. Le 30, ils ont fait deux nouvelles tentatives qui ont été également repoussées. Par une vigoureuse contre-attaque nos troupes sont revenues occuper leurs lignes à 200 mètres des premières tranchées bouleversées par l'artillerie lourde ennemie.

La position que les Allemands cherchent à nous enlever est de premier ordre : la route de Binarville est celle qui, de Vienne-le-Château, monte vers le nord ; le Four-de-Paris est un gros hameau situé au point où le chemin de Varennes se détache de cette route ; nos lignes couvrent le chemin de fer de Châlons à Sainte-Menehould.

Malgré ses gros projectiles, ses gaz asphyxiants et ses liquides inflammés, l'ennemi ne pourra pas avancer plus qu'il ne l'a fait jusqu'ici.

Sur les Hauts-de-Meuse, la lutte s'est poursuivie avec une grande violence ; les Allemands ont voulu reprendre le terrain que nous avions conquis ; le 26 et le 27 juin, ils ont attaqué au moyen de gaz asphyxiants et ils ont réussi à nous enlever un élément de tranchée de 200 mètres que nous leur avons repris, sur la croupe sud du ravin de Souvaux. Cette croupe, assez haute, domine le village des Eparges, vient mourir vers les premières maisons et se rattache à la crête qui borde les Hauts-de-Meuse.

En Lorraine, le combat a continué autour de Leintrey ; l'ennemi n'a pu arrêter nos progrès et nous avons encore enlevé deux fortins. Une tentative d'offensive allemande dans les Petites Vosges, sur les hauteurs du Ban-de-Sapt, entre Saint-Dié et Senones, a complètement échoué bien que l'ennemi ait lancé plus de 4.000 obus sur un espace de 200 mètres de large.

Nos progrès continus dans la vallée de la Fecht ont inquiété le haut commandement allemand qui a résolu de les arrêter à tout prix ; des forces importantes ont été envoyées dans cette partie de l'Alsace et une offensive violente a été commencée contre nos positions à Metzeral.

Après un violent bombardement, les Allemands ont lancé leur infanterie à l'assaut de nos tranchées du Reichackerkopf qui domine Munster ; le feu de notre artillerie et de notre infanterie l'a arrêtée net.

Le 28, l'attaque a été renouvelée vers Metzeral ; elle a réussi à rejeter nos avant-postes des pentes à l'est de ce village ; mais une vigoureuse contre-attaque nous a permis de reprendre le terrain perdu. Le lendemain, après une violente action d'artillerie, les Allemands revenaient à l'assaut ; leur attaque était facilement enrayerée. Le 30, ils attaquaient de nouveau ; ils étaient arrêtés par notre feu et subissaient des pertes importantes.

Nulle part l'ennemi n'a pu entamer notre front, tandis que notre pression s'accroît sans cesse.

L'EXPÉDITION DES DARDANELLES

Un long communiqué anglais nous a donné des renseignements assez détaillés sur les opérations du corps expéditionnaire dans la presqu'île de Gallipoli. Après un bombardement intense, la gauche britannique a enlevé d'assaut sur certains points quatre lignes turques et progressé de 1.500 mètres. Les Royal Scots, le Royal fusiliers, les Gourkhes se sont particulièrement distingués dans cette affaire, où notre artillerie a appuyé efficacement l'offensive de l'armée britannique.

Il semble que le haut commandement ait renoncé d'attaquer de front les puissantes positions de Krithia puisque le terrain gagné par les alliés est situé entre Krithia et la mer.

Les Turcs ont éprouvé de grosses pertes ; plus de six mille cadavres ont été trouvés dans leurs tranchées.

Les sous-marins alliés sont maîtres de la mer de Marmara ; aucun navire turc ne s'aventure pour assurer le transport des troupes et des munitions sur la presqu'île.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

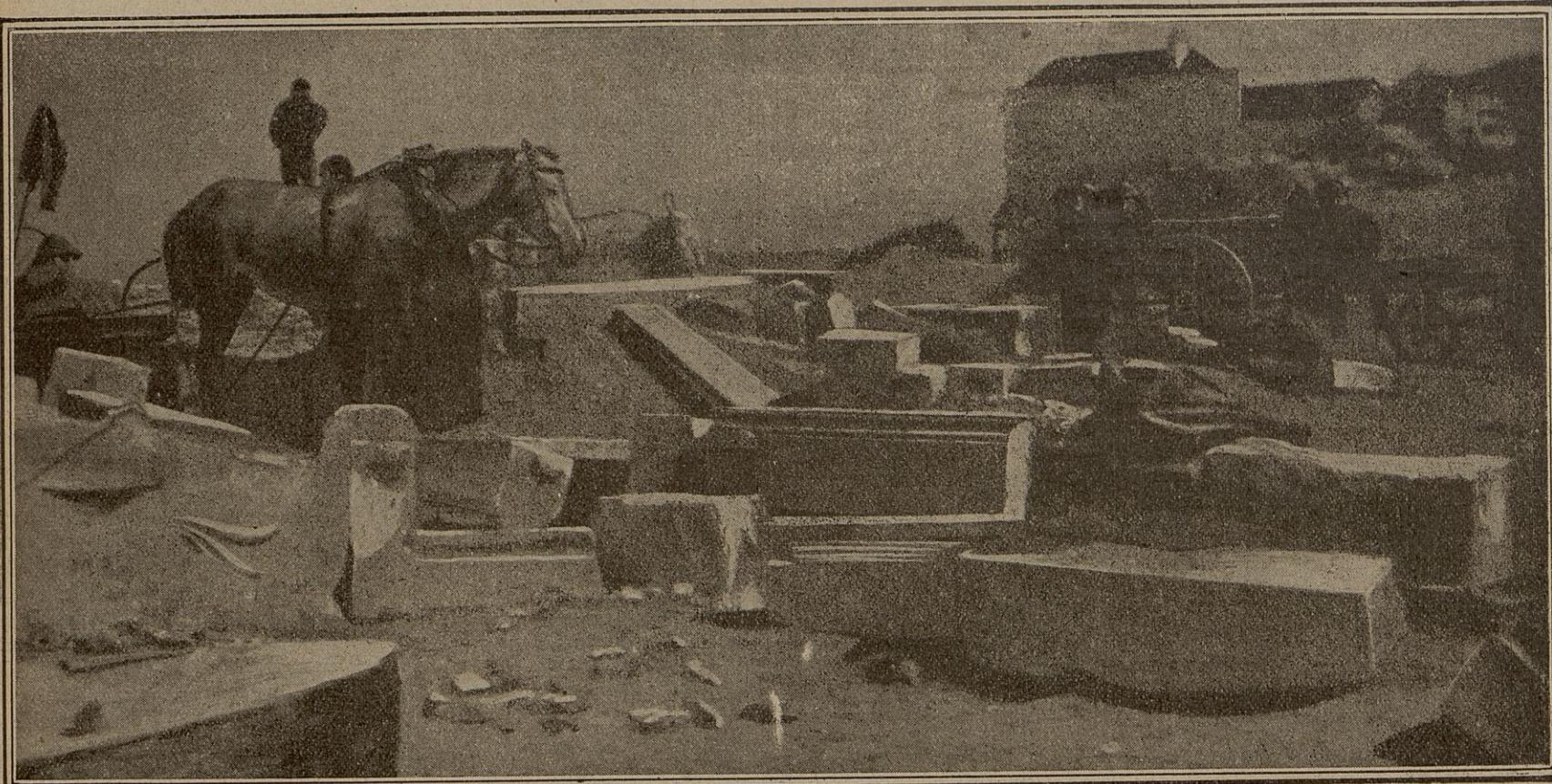
Le mauvais temps a retardé, sinon complètement arrêté, les opérations des armées italiennes notamment sur l'Isonzo.

Dans la région du Trentin, lutte d'artillerie de plus en plus intense ; les Autrichiens ont essayé de reprendre la position de Monte-Civaron ; ils ont été repoussés. Dans les derniers jours du mois de juin, le brouillard est devenu si épais que l'action de l'artillerie s'est aussi ralentie.

Le long de la frontière de l'Isonzo, les progrès ont été lents mais continus ; sous le feu de l'ennemi, un détachement du génie a réussi à obstruer le canal de Montfalcone afin de rendre plus rapide la décroissance des inondations provoquées par les Autrichiens.

Ceux-ci, vers le 29 juin, se sont décidés à sortir de l'inaction ; ils ont attaqué de nuit les positions italiennes à l'est de Plava et à Castello-Nuovo ; ils ont été partout repoussés.

SUR LES PLAGES DE BELGIQUE



Cette plage de la mer du Nord devenait une riche et coquette station balnéaire, lorsque les Allemands ont envahi la Belgique ; villas et édifices se sont écroulés sous leurs obus ; des blocs de marbre épars, des ruines, des décombres signalent là comme partout où leurs hordes se sont acharnées le passage des Barbares.



Un convoi de ravitaillement s'est arrêté auprès de la petite plage que les canons allemands ont bouleversée ; il repart vers l'arrière et va chercher les vivres pour les troupes qui combattent dans les dunes. Les soldats du train, tout en allumant un cigare, font un brin de causette avec de jeunes flamandes qui n'ont pas quitté leur pays.

LE CHAMP DE BATAILLE DE CARENCY



Voici le panorama de la région où fut livrée la bataille de Carenty qui valut à nos troupes une si belle victoire. Au premier plan, les ruines du village de Carenty ; à gauche et au dernier plan, le village d'Ablain-Saint-Nazaire ; à droite, les fonds du ruisseau de Carenty que traverse, à Souchez, la route d'Arras à Béthune. Au nord et à droite se trouve le chemin creux d'Ablain-Saint-Nazaire à Souchez qui vient d'être le théâtre de combats violents.

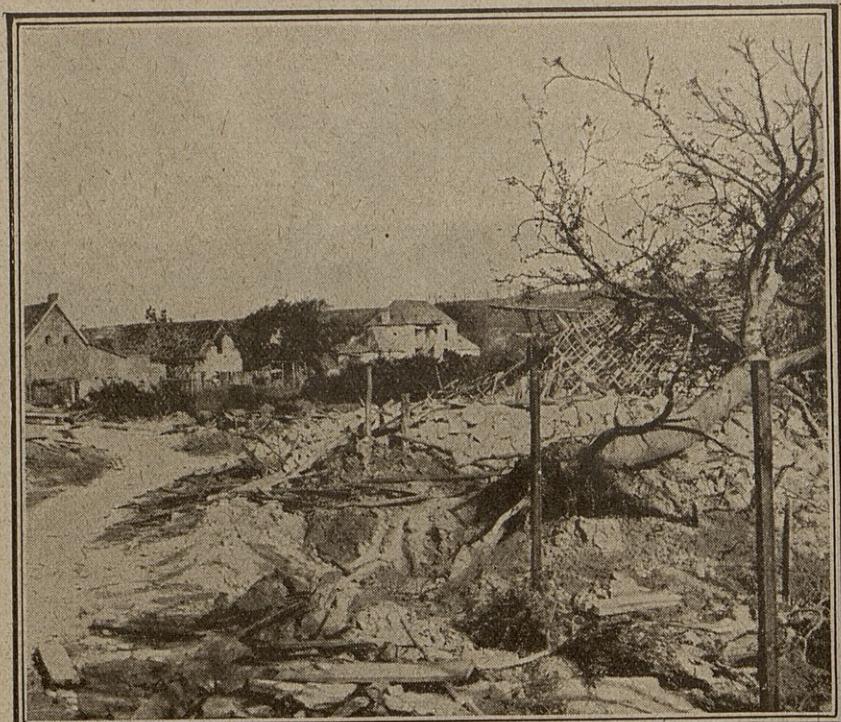


A l'est de Carenty se trouve un mamelon boisé, la cote 125 signalée dans les communiqués, que l'ennemi avait fortement organisé ; c'est là que furent anéanties trois compagnies allemandes, tant notre attaque fut impétueuse. Notre photographie représente ce bois après l'ouragan de mitraille qui a fauché ses arbres.

RUINES DE CARENCY



A l'endroit où passe ce soldat on aperçoit les restes de la barricade établie sur la route ; les maisons qui bordent cette route étaient garnies de mitrailleuses ; elles furent enlevées une par une.



Au centre de Carenty seulement quelques maisons sont encore debout ; tout autour il n'y a que des ruines. A droite, derrière l'arbre déraciné par l'explosion d'un obus, se trouve le cimetière allemand.

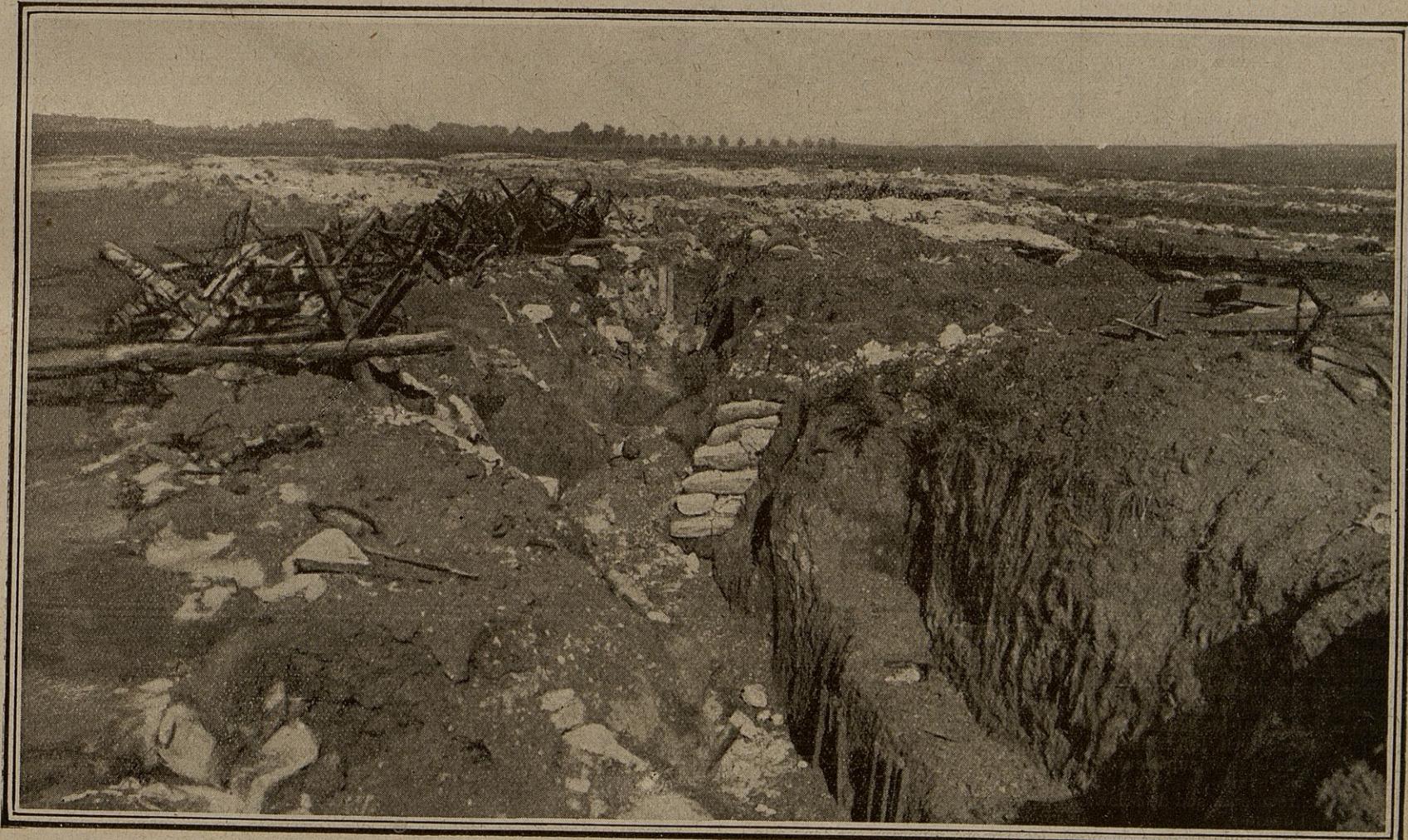


Les bâtiments en ruines que l'on voit ici formaient la brasserie de Carenty ; les Allemands s'y étaient solidement retranchés, mais ils ne purent résister à l'élan de nos troupes ; leur forteresse fut prise d'assaut. Le groupe de maisons qui se trouvent dans l'angle supérieur de la photographie fut occupé tout d'abord par nous lors de l'attaque du 9 mai.

LE BUTIN DE LA VICTOIRE



La prise de Garey et d'Ablain-Saint-Nazaire nous a valu un butin considérable en prisonniers et en matériel ; voici une partie des mitrailleuses, des fusils, des outils de toute sorte que nos troupes enlevèrent dans ces villages ; à tout cela il faut ajouter plusieurs canons et une quantité énorme de munitions.



L'assaut de ces positions fut précédé d'une magnifique préparation d'artillerie ; sous l'ouragan de fer que nos batteries de tous calibres lancèrent sur les lignes ennemis rien ne résista ; les tranchées, comme on le voit dans cette photographie, furent bouleversées, les réseaux de fils de fer réduits en miettes, les chevaux de frise brisés comme verre.

LA CAMPAGNE DE RUSSIE

1914-1915⁽¹⁾

par le Commandant B. de L.
Breveté d'Etat-Major.



GÉNÉRAL RADKO DIMITRIEFF
Commandant d'une armée russe

impressionner leurs adversaires on aura plutôt, comme en France, un hiver humide, brumeux et généralement doux.

Cependant cette période sera loin d'être calme en Pologne des provinces de Grodno sur les confins de la Prusse orientale.

L'infatigable maréchal allemand dont les insuccès en face de Varsovie et à Lodz n'ont pas diminué l'ardeur et les espérances, venait en effet d'établir un plan nouveau pour attaquer Varsovie par la rive gauche de la Vistule.

Une attaque en masse sur la Béouïa et sur la Rawka se préparait ; on allait appliquer la tactique des célèbres combats de l'Yser. Des divisions massées, serrées entre elles, sans espace, couvertes par une formidable artillerie s'avançaient au centre de la Pologne ; l'attaque se dessinait sur la Béouïa vers Lowitch. La masse assaillante prononça sa poussée sur la route de Lodz-Bialystok-Varsovie.

Bolimo-Varsovie.

Sur sept, dix rangs de profondeur, les divisions d'attaque marchèrent à l'assaut des retranchements russes. Les pertes devaient être épouvantables et elles le furent ; malgré un élan magnifique, et bien qu'on constata que beaucoup de soldats, gorgés d'eau-de-vie, se lançaient aveuglément contre les redoutes, la ruée allemande échoua devant la résistance merveilleuse des Russes qui fauchaient, avec leurs mitrailleuses et leurs fusils, les assaillants fanatisés.

assassins fanatisés.

Après plusieurs tentatives répétées inutilement, l'attaque allemande dut s'arrêter. Les pertes étaient formidables. Durant ces dix jours de combat, fin janvier au 8 février, on compta près de 80.000 cadavres sur le sol.

L'échec sur la Bsoura venait à peine de se produire que déjà le maréchal Hindenburg songeait à renouveler ses attaques sur un autre point.

Profitant du merveilleux réseau ferré qui court sur la frontière est de l'Allemagne, Hindenburg prépare une concentration en Prusse orientale. C'était la marche sur Varsovie, éternelle préoccupation et suprême espérance qu'on allait encore tenter, mais cette fois c'était du nord que devait venir l'attaque.

Les armées furent concentrées dès février sur la frontière de la Prusse, en Mazurie ; l'amplitude du mouvement de concentration était proportionnelle aux effectifs mis en jeu. C'étaient six armées qui, cette fois, allaient converger vers la capitale de la Pologne, partant d'une base d'environ 400 kilomètres.

La gauche s'étendait sur le Niemen ; elle partait de Königsberg et produirait son effet sur Kovno.

Le centre, formé par les grosses masses réunies dans la région sud des lacs

L'aile droite, réunie au sud de Mlawa, avait pour objectif Novo-Georgiewsk.

C'était donc la grande attaque du nord, les armées pivotant sur leur aile droite pour se rabattre sur Varsovie attaquée par le nord et le nord-est et même

LA PÉRIODE D'HIVER

L'hiver arrivait ; déjà le mauvais temps qui sévissait en Pologne donnait de grosses difficultés pour les opérations militaires. Les Russes escomptaient beaucoup ce temps, favorable à la défense, et le « Général Hiver » devait être pour eux un précieux auxiliaire.

pour eux un précieux auxiliaire.

Très bien outillée pour les opérations dans les pays froids, l'armée russe allait de plus, si l'hiver était rigoureux, profiter des facilités de communication que lui donnait le pays à terre gelée, la neige et la glace. Malheureusement cet hiver ne sera point celui que nos alliés espéraient ; au lieu des froids terribles qui pouvaient

impressionner leurs adversaires on aura plutôt, comme en France, un hiver humide, brumeux et généralement doux.

Cette formidable concentration et ce plan gigantesque ne réussiront point ; dès les premières opérations la gauche allemande est arrêtée net sur la Bobra. La place d'Ossoviec résiste à toutes les attaques ; il aurait fallu en faire le siège régulièrement.

Au centre, les travaux devant Lomza arrêtent également l'attaque allemande qui reste traînant et sans élan.

Sur la droite l'effort se porte : Mlawa, à Prasnysz, mais là on retrouve les Russes massés dans les villages qu'ils défendent main son par maison et retardent l'assaut sur cette partie du terrain, positions capitales nécessaires pour le grand développement du mouvement des armées allemandes.

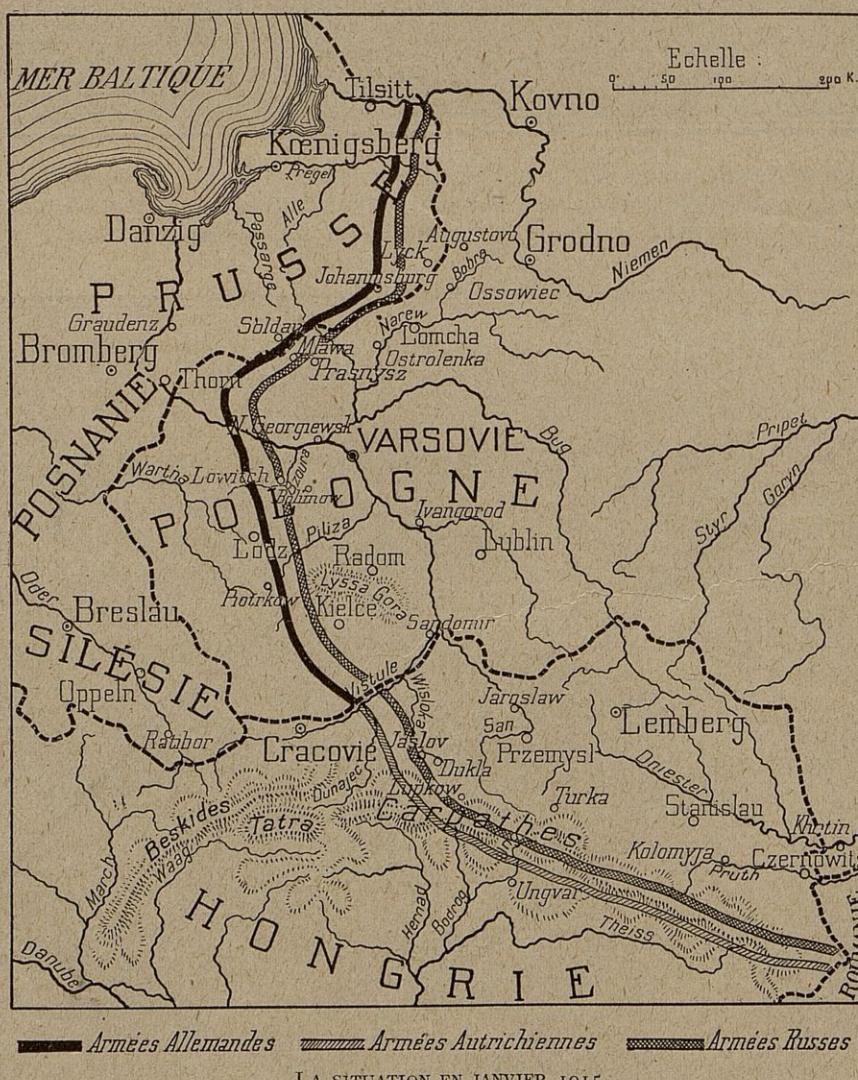
Le généralissime russe a profité, lui aussi, des leçons de l'adversaire ; il utilise les quelques voies ferrées dont il dispose et amène au moment opportun un puissant secours de troupes fraîches sur sa gauche menacée.

Le flanc droit des armées allemandes est enfoncé ; il est obligé de reculer ; avec lui toute la ligne recule ; on lève le siège d'Ossoviec et on bat en retraite sur les lacs de Mazurie ; c'est encore une défaite, mais ce qui est beaucoup plus grave pour les Allemands, une défaite où leurs pertes se chiffrent par près de 200.000 hommes tant tués que blessés ou prisonniers durant ces dix jours de bataille.

A black and white portrait of a man with a prominent mustache and a receding hairline. He is wearing a dark military-style uniform with a high, ornate collar featuring intricate embroidery or piping. The lighting is dramatic, casting deep shadows on one side of his face while highlighting the other. His expression is neutral.

ARCHIDUC FRÉDÉRIC

Commandant en chef des armées autrichiennes



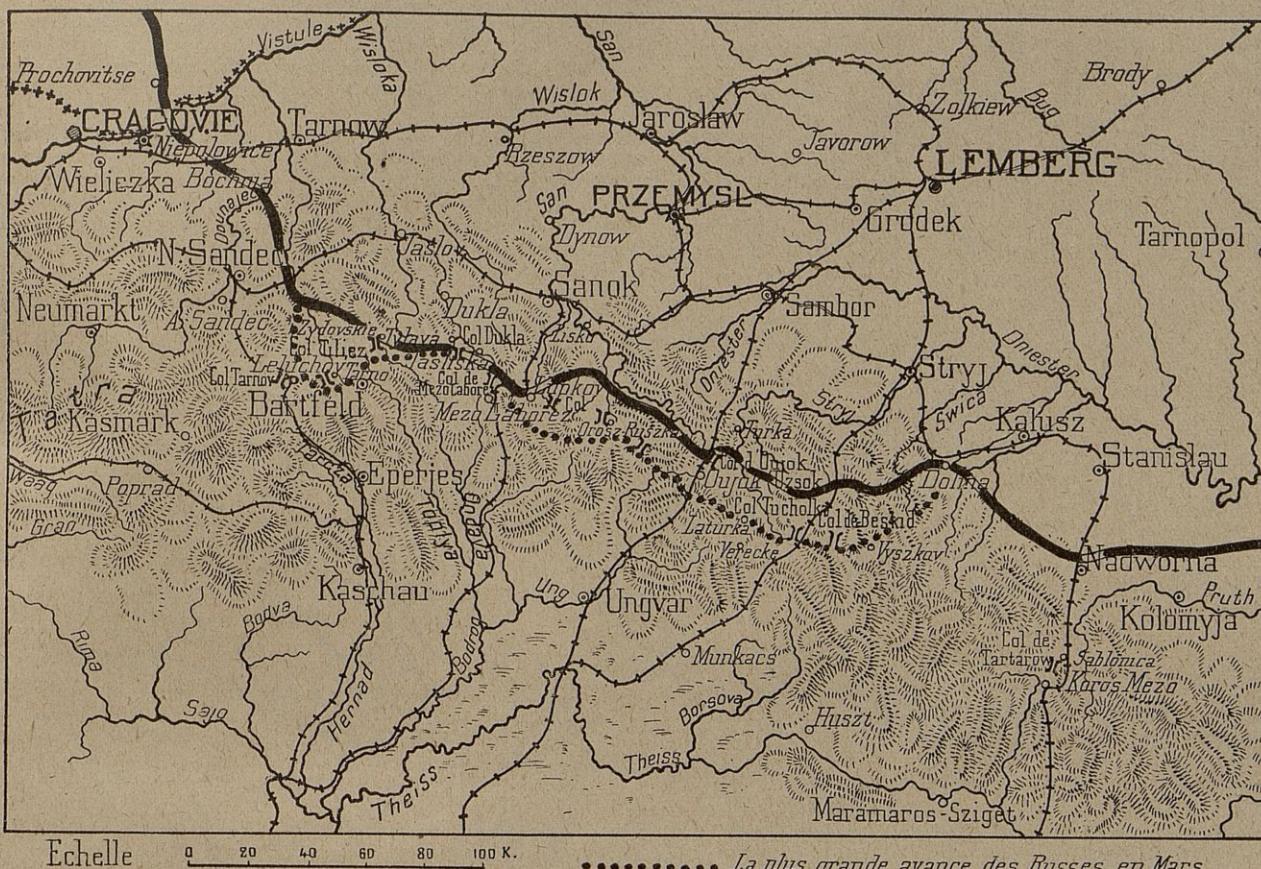
L'avancée russe était lente, les terrains difficiles ; sur les pentes septentrionales des Carpates s'étalent de longs contreforts boisés d'où sortent les affluents de la rive droite de la Vistule, la Dunajec, la Wistoka, le Leg et enfin le San qui, à lui seul, forme un bassin important, recevant pour sa part sur sa rive gauche de grands cours d'eau descendant des Beskides ; le principal est le Wistok.

La plupart de ces cours d'eau, à leurs sources, ouvrent des passages sur le versant hongrois ; ce sont les cols des Carpates, points convoités par l'armée russe pour descendre dans les vallées de la Theiss et du Danube ; mais il fallait franchir les Carpates, et péniblement, dans ces terrains difficiles, les armées russes cheminèrent en novembre, décembre ; elles faisaient effort pour arriver au sommet de la crête montagneuse avant la mauvaise saison et avant que les

(1) Voir les numéros 35, 36 et 37 du *Pays de France*.

neiges, couvrant chemins et routes, rendissent l'accès encore plus difficile. C'est que la chaîne des Carpates formait une barrière redoutable, et on sentait bien que la possession de cette partie mouvementée coûterait de rudes sacrifices.

Les Carpates forment une longue chaîne montagneuse de plus de 1.500 kilomètres si on les compte depuis Vienne à la Roumanie ; elles se développent en arc de cercle durant la première partie des bords du Danube près de Vienne, aux sources du Sereth à la frontière roumaine. Ce grand arc de cercle, dont la convexité est tournée vers le nord face à la Galicie, tient près de 900 kilomètres



..... La plus grande avance des Russes en Mars.
— Situation en Février 1915.

LES CARPATHES

L'EFFORT RUSSE SUR LES COLS DES CARPATHES (FÉVRIER 1915)

d'étendue ; c'est sur cette partie que vont se développer les événements de la campagne de 1914-1915.

Vers le nord s'écoulent tous les cours d'eau tributaires de la Vistule et du Dniester.

Vers le sud ceux de la Theiss, c'est-à-dire le bassin du Danube, un peu au nord-ouest, une calotte montagneuse se dresse et domine toutes les Carpates, c'est le Tatra, entre le Vaag et la Dunajec. Le sommet atteint près de 3.000 mètres ; par ailleurs les Carpates ne dépassent pas 2.000 mètres. Les cols peu nombreux découpent la chaîne à des altitudes variables, 600 et 800 mètres au plus.

Ces Carpates projettent vers le nord des contreforts ardus, boisés et difficiles ; on les a dénommés les Beskides. Beskides occidentales au sud de Cracovie, Beskides orientales entre Vistule et San. C'est dans ces dernières que les opérations eurent lieu principalement durant l'hiver 1914-1915.

Afin de bien saisir toute la portée intéressante de ces opérations qui n'avaient qu'un but : prendre possession des crêtes des cols des Carpates, pour de là permettre la descente dans la plaine hongroise, il paraît utile de donner quelques détails sur les communications qui existent entre la plaine de Galicie d'une part et la grande plaine hongroise d'autre part.

Dans la partie qui nous occupe, cinq voies ferrées traversent les Carpates et mettent les deux pays en relation.

1^o La voie ferrée de Novo-Sandoc à Eperjes (bassin de la Dunajec, bassin de l'Hernad-Theiss) ; c'est la ligne directe de Cracovie à Kaschau ; elle passe à l'est du massif de Tatra-Gebirge.

2^o La voie ferrée de Sanok à Elirmona (bassin du San, bassin de la Theiss) ; c'est la ligne de Przemysl dans la Hongrie.

3^o La voie ferrée de Sambor à Ungvar (bassin du Dniester, bassin de la Theiss) ; c'est la grande ligne Lemberg-Hongrie de construction récente.

4^o La voie ferrée de Stryj à Munkacs (bassin du Dniester, bassin de la Theiss) ; c'est également la grande ligne de Lemberg à la Hongrie ; elle doublé la précédente.

5^o La voie ferrée de Stanislau à Nadvorna par la Jablonica.

Ce sont donc cinq très bonnes voies de communication. Entre elles courent les routes qui passent aux cols de Luchow et de Zydouskia, près de Bart-

feld ; de Dukla, aux sources de la Wistoka ; de Mézolaboretz, aux sources du Wistok ; de Lupkov ; de Orosz-Ruzka-Oujock ; de Oujock, par Turka ; de Verecke, par Laturka ; de Vyskov, aux sources de la Swica ; de Tartarov au bas du pic de Jablonica.

Tous ces cols sont bons, mais en hiver leurs abords sont durs. En 1915 on allait rencontrer près d'un mètre de neige sur les routes qui les franchissent et dans certains endroits les difficultés seront très grandes pour amener du matériel d'artillerie. Et cependant il fallait passer ces cols pour apercevoir cette

Hongrie, cette terre promise, la plaine de la Pusta qui s'étale dans le beau bassin de la Theiss et du Danube.

La partie des Carpates qui vient d'être décrite était occupée du côté autrichien par trois armées placées sous le commandement suprême de l'archiduc Frédéric :

Une armée autrichienne dans les vallées de l'Ondava tenant les points de passage de Tarnow, Zdovkies, Dukla, Mézolaboretz, Lupkov et les débouchés sur Bartfeld, Eperjes-Kaschau.

Une armée austro-allemande dans la vallée de l'Ung, couvrant les cols de Oujock, Touchla, Dolina et les débouchés sur Ungvar, Munkacz et Maramaros-Sziget.

Une armée austro-allemande plus au sud de Jablonica à la frontière roumaine en face des routes de Kolomia-Czernowitz.

Chacune de ces armées compte au moins 200.000 hommes et est largement approvisionnée en munitions.

C'est donc une opération très difficile qu'en plein hiver va entreprendre l'armée russe.

Tout d'abord la poussée russe se manifeste sur le col de Dukla. La lutte commence dès fin février et commencement de mars ; de sanglants combats se livrent au col même et sur les chemins qui y aboutissent. L'attaque se propage vers l'ouest, sur le col de Leluchow-Tarnow, et vers l'est dans la vallée de la Bora ; le point visé est Bartfeld dont les armées russes purent approcher vers le 20 mars assez près pour lancer dans la vallée des pointes de cosaques.

Vers le col d'Oujock, dans la haute vallée du San, l'avancée russe franchit la ligne des crêtes et put également envoyer des pointes vers Hiszona. Au col d'Oujock, au sud de Touchla, la lutte fut plus acharnée encore. Des combats heureux pour les Russes leur permettaient d'avancer malgré les travaux énormes de défense accumulés par les armées autrichiennes.

De toutes parts on sentait la pression lente et continue se poursuivre le long de la ligne des crêtes ; le moment n'était pas éloigné où l'on pouvait apprendre l'irruption des armées russes dans les plaines hongroises ; l'alarme était jetée à Buda-Pesth ; de tous côtés les plaintes s'élevaient ; on fit appel au sauveur des monarchies, au maréchal von Hindenburg.

C'est à cette époque (avril) que va être élaboré le grand plan d'offensive comprenant l'attaque par toutes les armées austro-allemandes de la Vistule au Dniester, principalement sur le San. Une armée allemande de secours va être constituée en avril sous les murs de Cracovie ; elle produira son action dès les premiers jours de mai dans la direction de la Dunajec, la Wistoka, le San. Il était grand temps d'agir ; les armées russes apercevaient déjà les plaines Magyars.

LE SIÈGE DE PRZEMYSL

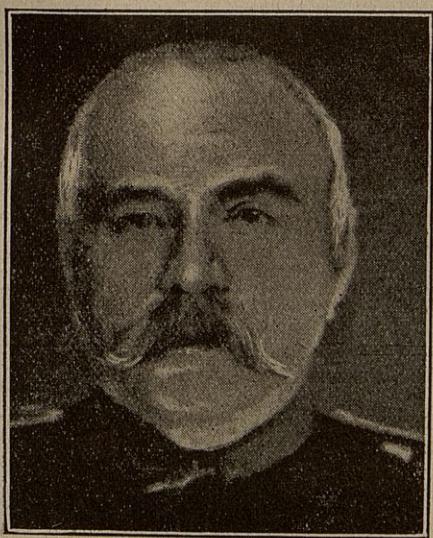
La ville de Przemysl est bâtie sur le San, gros affluent de droite de la Vistule. Située à un coude où le San sort des derniers contreforts des Beskides orientales, Przemysl acquiert une grande importance par sa position topographique et surtout par les voies de communication, voies ferrées et routes qui s'y croisent.

Si l'on considère le pays environnant, on voit une longue falaise montagneuse qui décrit un grand arc de cercle, de Cracovie à Boschnia, Tarnow, Rzesow, Jaroslaw-Prymil, Sambor, Droto-byecr, Stryj ; cet arc de cercle a sa partie tournée vers l'est ; Przemysl est à peu près à mi-distance des deux extrémités.

Tout le long de cette falaise, à ses pieds mêmes, court la voie ferrée qui fait communiquer les localités du pays. Quelques rayons partent de Tarnow, de Roressrov, de Przemysl, de Sambor, de Stryj ; ce sont autant de voies de pénétration dans le massif montagneux. Ces routes se dirigent toutes vers le centre de l'arc de cercle précité : vers l'ouest, vers les Carpates.

Au bas de cette falaise, s'étalent les plaines de la Vistule, du San, du Dniester ; dans le lointain on aperçoit la grande cuvette où s'élève Lemberg, la capitale de la Galicie.

Przemysl a été surtout créée pour défendre l'approche des frontières des Carpates ; anciennement petite place forte, elle a été successivement augmen-



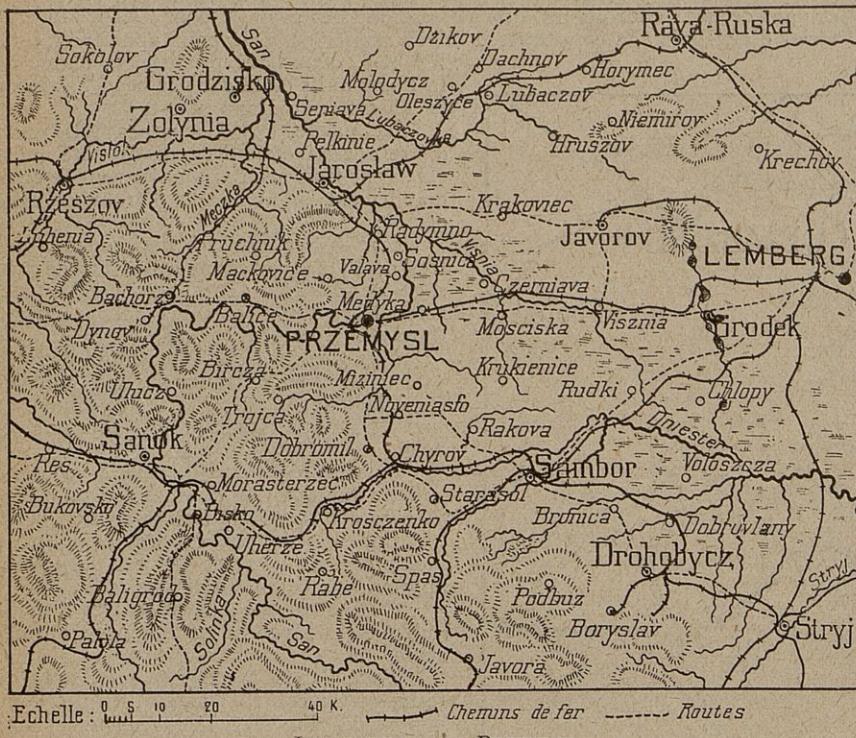
GÉNÉRAL SELIVANOFF
Le vainqueur de Przemysl



GÉNÉRAL KUSMANEK
Commandant de la place de Przemysl

tée. En 1878 son enceinte a été flanquée de forts rapprochés ; en 1881 on a étendu le périmètre de sa défense ; en 1894 on l'a transformée et finalement on l'a dotée de tous les moyens de résistance, à l'instar des grandes places modernes.

Les forts sont à coupole cuirassées, à batteries enterrées, en béton armé ; ils ont tous de la grosse artillerie ; il existe des fortins flanquants, des maga-



sins de munitions, le tout réuni par des petites voies ferrées étroites qui assurent la communication. En somme Przemysl est une puissante forteresse et un grand camp retranché.

Lors de l'investissement par l'armée russe en novembre, la place comptait 14 grands forts modernes, 27 fortins ou batteries annexes, de nombreux ouvrages détachés. L'armée autrichienne renfermée dans la place était de 150.000 hommes placés sous les ordres du général-lieutenant Kusmanek ; cette armée augmenta encore les moyens de résistance de la place durant le siège par la construction d'autres ouvrages de campagne.

C'était donc un camp retranché de premier ordre que les Russes devaient enlever ou investir avant de s'avancer sur les Carpates.

Il n'est donc pas étonnant que le siège d'une pareille place nécessita des efforts gigantesques de la part de l'assaillant.

Le siège dura du 18 novembre 1914 au 22 mars 1915.

Les forts qui protègent la place sont construits, ceux de l'ouest, sur les derniers contreforts montueux des Carpates ; ils sont assez rapprochés de la ville ; ceux de l'est, en revanche, sont placés dans la grande plaine qui s'étale entre le San, la Wisznia, le Dniester ; ils sont éloignés de l'enceinte de 30 à 35 kilomètres ; il en résulte que le périmètre de la défense s'étend sur une circonférence d'au moins 130 kilomètres d'étendue ; on peut se faire une idée d'une pareille entreprise : le siège de Przemysl !

La partie est est particulièrement curieuse, car elle est couverte de plaines légèrement marécageuses, sources de la Wisznia, affluents du Dniester, il en résulte un contraste complet entre les deux côtés d'est et d'ouest. C'est sur ce dernier que l'effort d'attaque doit se produire ; la prise de possession des forts de l'ouest devant amener la reddition de la place.

Le général russe Sélivanoff eut la délicate mission de mener à bien l'attaque de ce camp retranché ; l'armée d'investissement comprenait environ sept divisions actives, des milices et de nombreuses sotnias de cosaques.

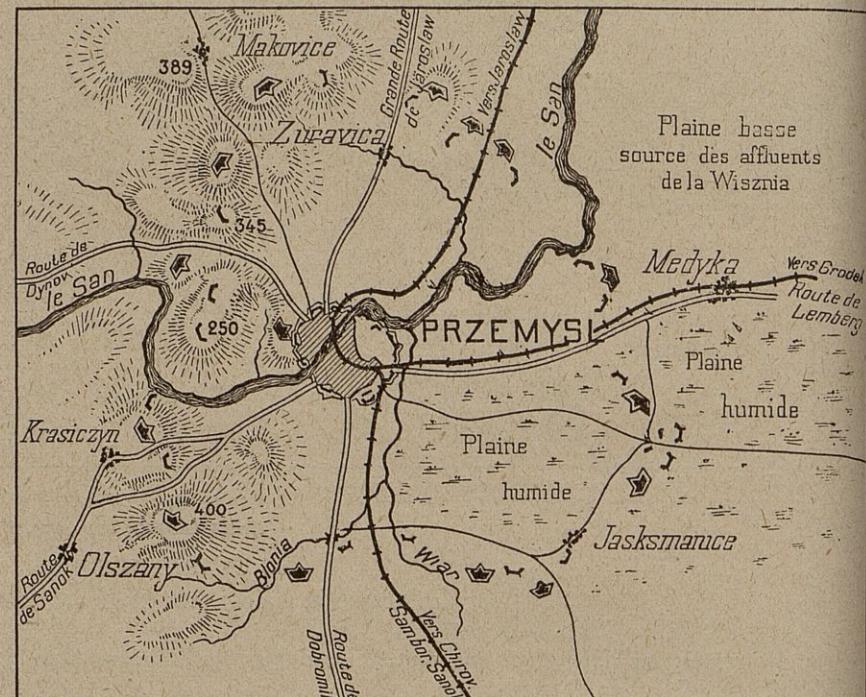
La place résista quatre longs mois ; la veille de la reddition encore, une vigoureuse sortie des troupes autrichiennes avait coûté aux défenseurs près de 12.000 hommes hors de combat.

La capitulation de la place donnait aux vainqueurs : 9 généraux, général Kusmanek, commandant ; général Arpad Tamasi, général Weisendorfer, général Nike, feld-maréchaux ; généraux Weber, Seide, Kalinecky, Koma, Kleiber ; 2.600 officiers, 107.000 combattants, 1.050 pièces d'artillerie dont près de 300 pièces lourdes de 150 et 105 mm, 28 canons à tir rapide, près de 180 mortiers lourds, obusiers de 12 pouces, obusiers de 24 centimètres ; le reste se comptait en pièces de bronze de campagne et de montagne.

Ce beau succès libérait les armées russes de toute préoccupation sur les derrières de leurs communications, leur permettait de pouvoir s'avancer en toute sécurité sur les Carpates dont les cols étaient déjà tenus par les armées de campagne, enfin mettait disponibles toutes les divisions russes d'investissement, soit plus de 100.000 hommes.

Przemysl du reste comme nœud de communications était pour les Russes d'une valeur inappréciable, puisque les voies ferrées qui s'y réunissaient allaient, après la reddition de la place, être employées pour ravitailler les troupes du front d'attaque.

On verra au cours des événements futurs que cette grande place qui donnait tant d'avantages aux armées de nos alliés, sera reprise par les troupes austro-allemandes dans la grande poussée de printemps qu'elles tenteront en mai 1915 ; il n'en sera pas moins vrai que durant deux mois les Russes auront profité des avantages énormes que leur donna l'occupation de cette place, et que lors de la retraite en mai et juin en Galicie, ils laisseront aux mains des ennemis une



place démantelée, privée d'artillerie ; pas un seul des défenseurs ne tombera aux mains du vainqueur.

Mais n'anticipons pas sur les événements ; Przemysl était au mois de mars un brillant succès pour les Russes et on devait espérer que la prise de ce camp retranché allait favoriser le passage des cols des Carpates pour lequel depuis quatre mois les armées en présence luttaient continuellement au milieu des neiges et sur les pics élevés de cette chaîne de montagne.

(A suivre).



UNE VUE DE PRZEMYSŁ, LA GRANDE PLACE FORTE DE GALICIE, PRISE PAR LES RUSSES EN MARS 1915, ÉVACUÉE PAR EUX EN JUIN.

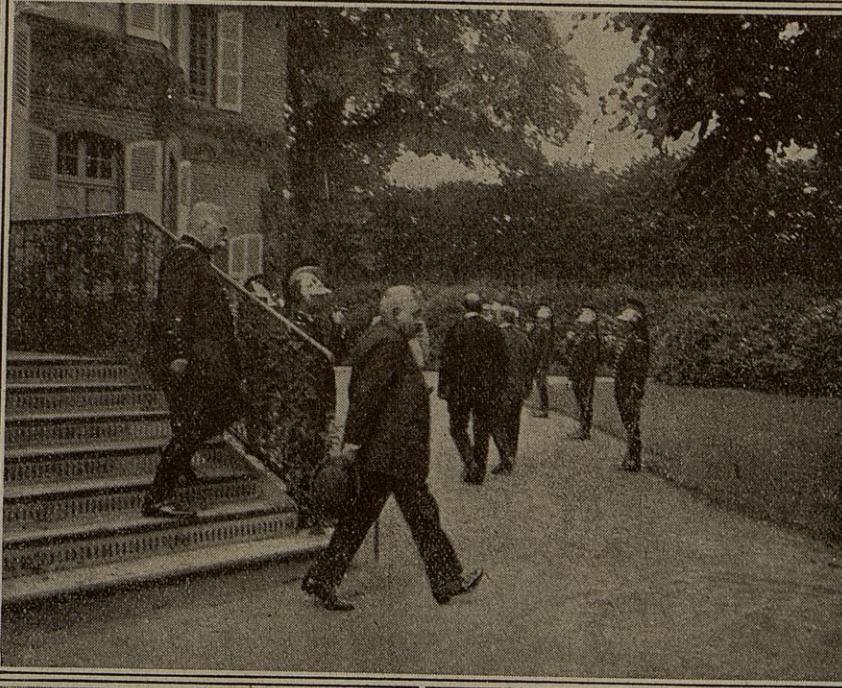
M. POINCARÉ ET LE GÉNÉRALISSIME



Tout récemment le Président de la République, accompagné de M. Viviani, président du conseil, et de M. Millerand, ministre de la guerre, est allé visiter les armées qui combattent sur le front de l'Aisne, depuis l'Argonne jusqu'à l'Oise.

Toutes les autres parties du front immense qui s'étend de la mer du Nord aux Vosges avaient reçu la visite du chef de l'Etat qui, tour à tour, s'était trouvé au milieu des chasseurs alpins de l'Alsace, des troupes de Lorraine, des armées de l'Artois et des Flandres, sans oublier nos alliés anglais et belges.

Après avoir félicité nos braves troupes de leur endurance et de leur héroïsme et distribué un certain nombre de récompenses, M. Poincaré s'entretint avec le généralissime.

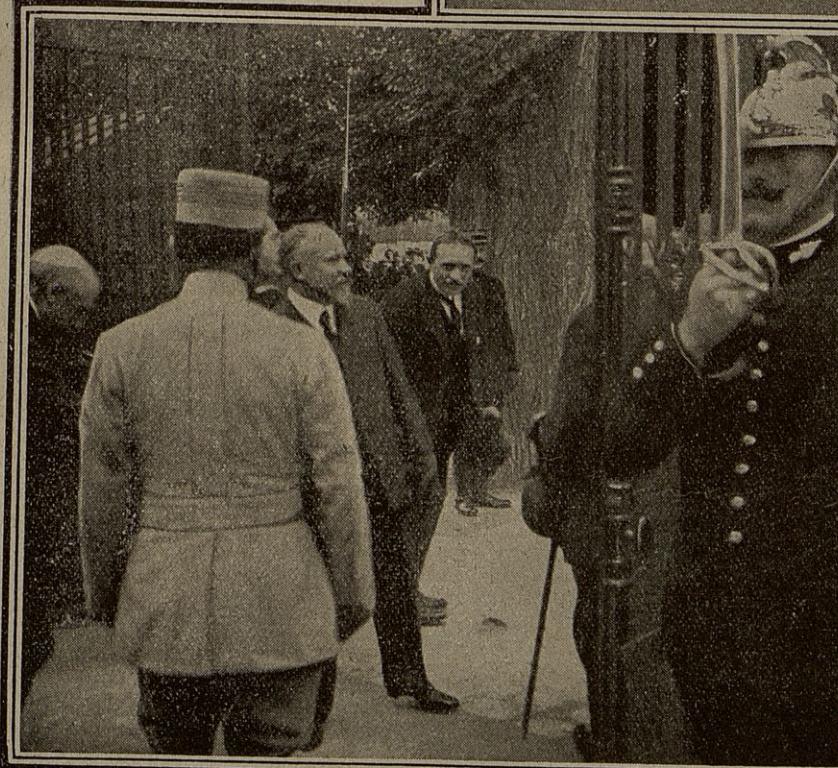


Nos photographies représentent diverses scènes de la réception du président de la République par le général Joffre. Dans celles du haut, on voit M. Poincaré, suivi du généralissime, entrant dans la villa où il s'arrêta quelques instants ; puis M. Poincaré saluant les cavaliers qui lui rendent les honneurs.

Dans la photographie du milieu, M. Millerand, au bas du perron, dont le généralissime descend les dernières marches, MM. Poincaré et Viviani passent devant la garde d'honneur.

En bas et à gauche, le président de la République prend congé du général Joffre, tandis que M. Viviani s'incline.

A droite, le président du conseil et le ministre de la guerre vont prendre place dans l'automobile qui va les ramener à Paris.



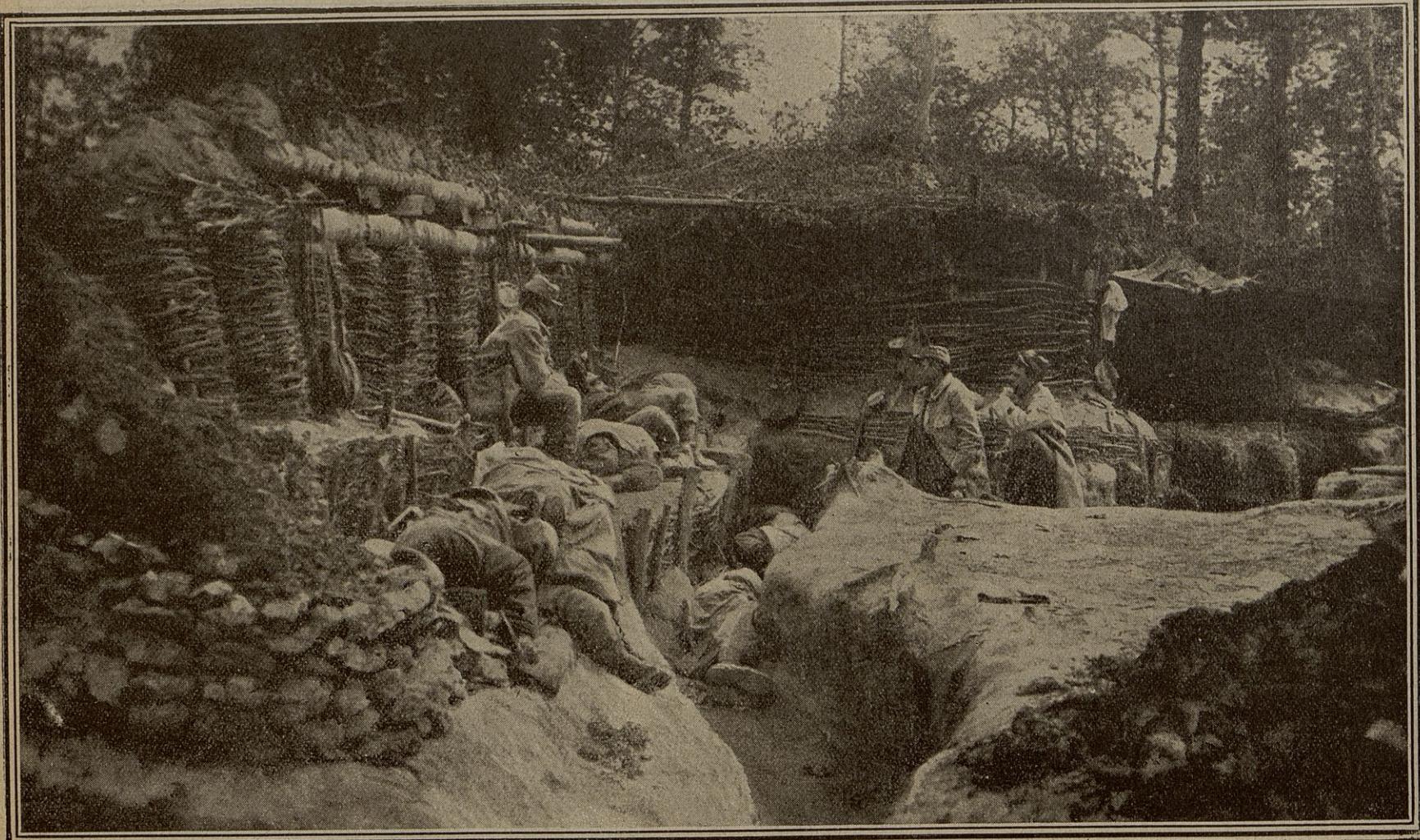
COMMENT LES SOLDATS FRANÇAIS SE DÉVOUENT POUR LEURS OFFICIERS



Gravement blessé, ne pouvant se lever, le lieutenant Sariet cherchait à abriter sa tête, lorsqu'il vit venir à lui, en rampant, le tambour Guillot qui fit de tout son long entre son officier et le feu des mitrailleuses ennemis. — Que fais-tu, Guillot ? dit le lieutenant ; va-t-en, ils vont te tuer !
— Mon lieutenant, répondit l'héroïque tambour, j'ai déjà trois balles de caisson ; je suis bien malade ; mais je peux encore servir de pierre.

Dessin de LEVEN et LEMONIER.

DANS LES BOIS DE L'ARGONNE

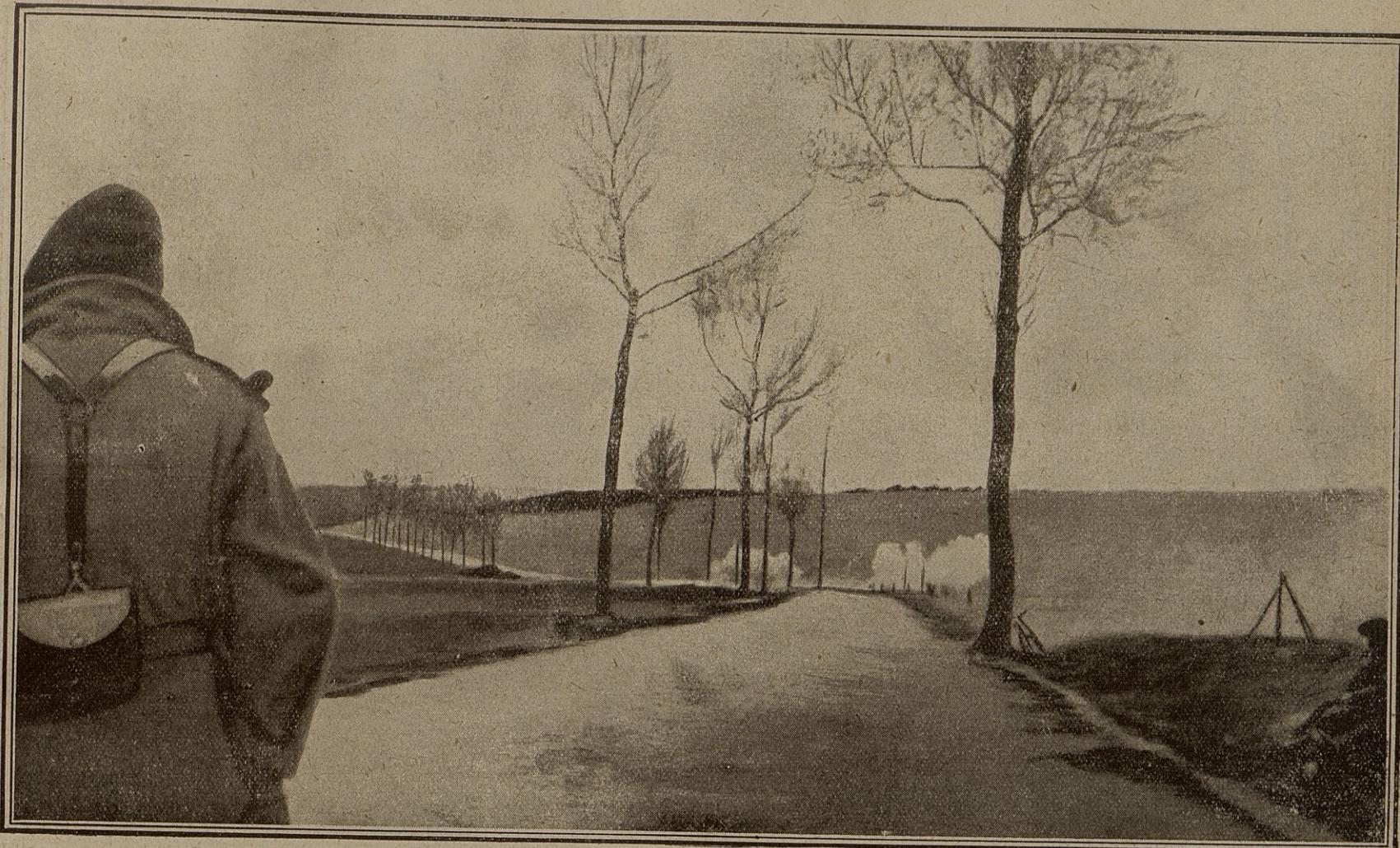


Dans cette guerre de tranchées qui se poursuit depuis tant de mois sur tout le front le bois de la Gruerie aura une mention spéciale, tant la lutte y a été dure et farouche. Voici des tranchées de seconde ligne, puissamment protégées où les troupiers viennent se reposer lorsque la relève a eu lieu.



Les projectiles employés dans cette guerre de tranchées sont principalement les bombes et les grenades à main ; il s'en fait une grande consommation et le ravitaillement s'opère au moyen de camions automobiles qui amènent les projectiles à proximité de la ligne de feu ; de là, des escouades, comme le représente notre photographie, les transportent dans les tranchées.

LE REPOS DES DIABLES-BLEUS

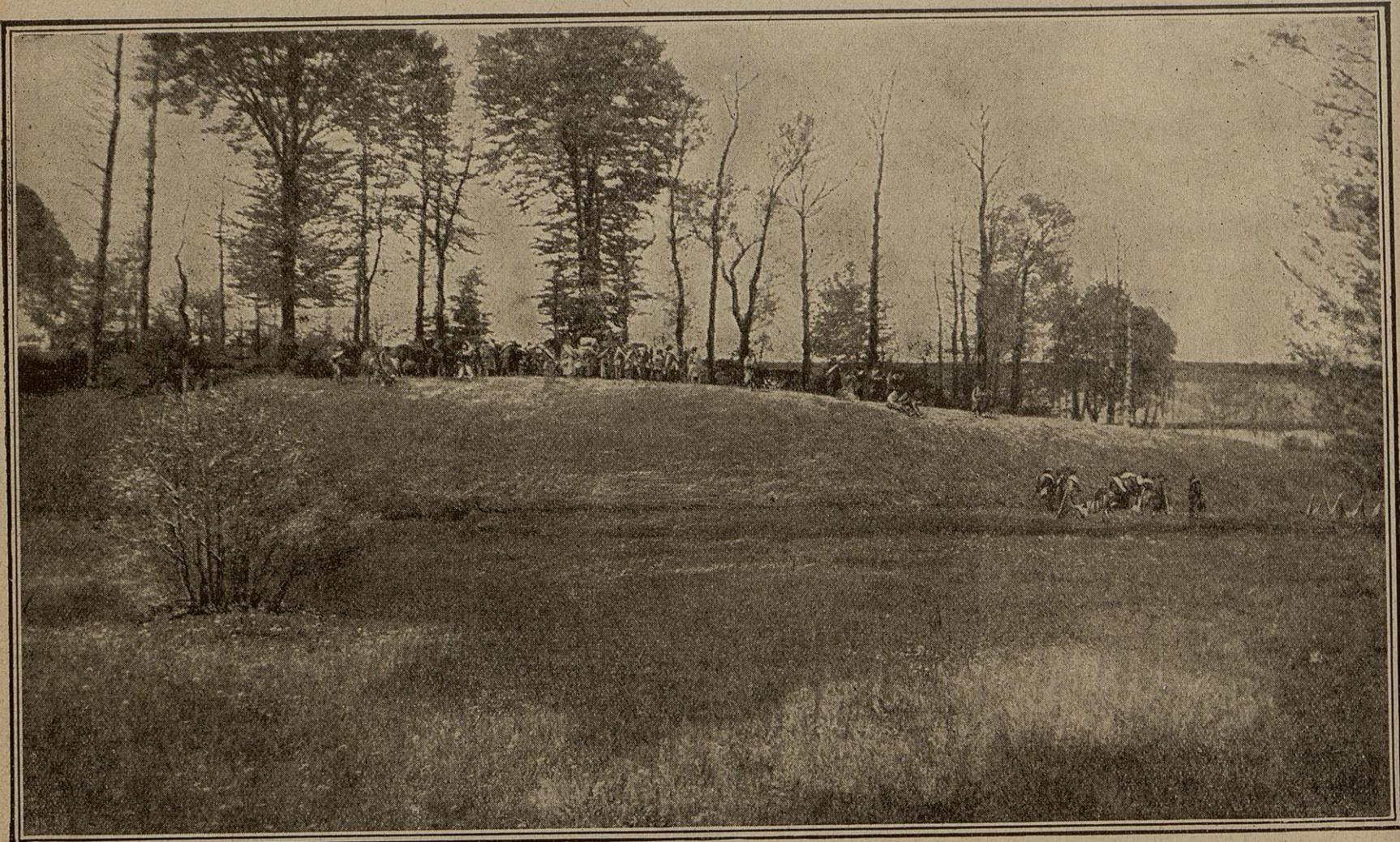


Après les durs combats auxquels ils ont pris une part si glorieuse, les chasseurs alpins ont été envoyés au repos ; ils sont là contemplant au loin les sommets des Vosges qu'ils ont conquis et les gains que leurs camarades élargissent encore vers la plaine d'Alsace. Bientôt ils y retourneront pour bouter dehors l'envahisseur.

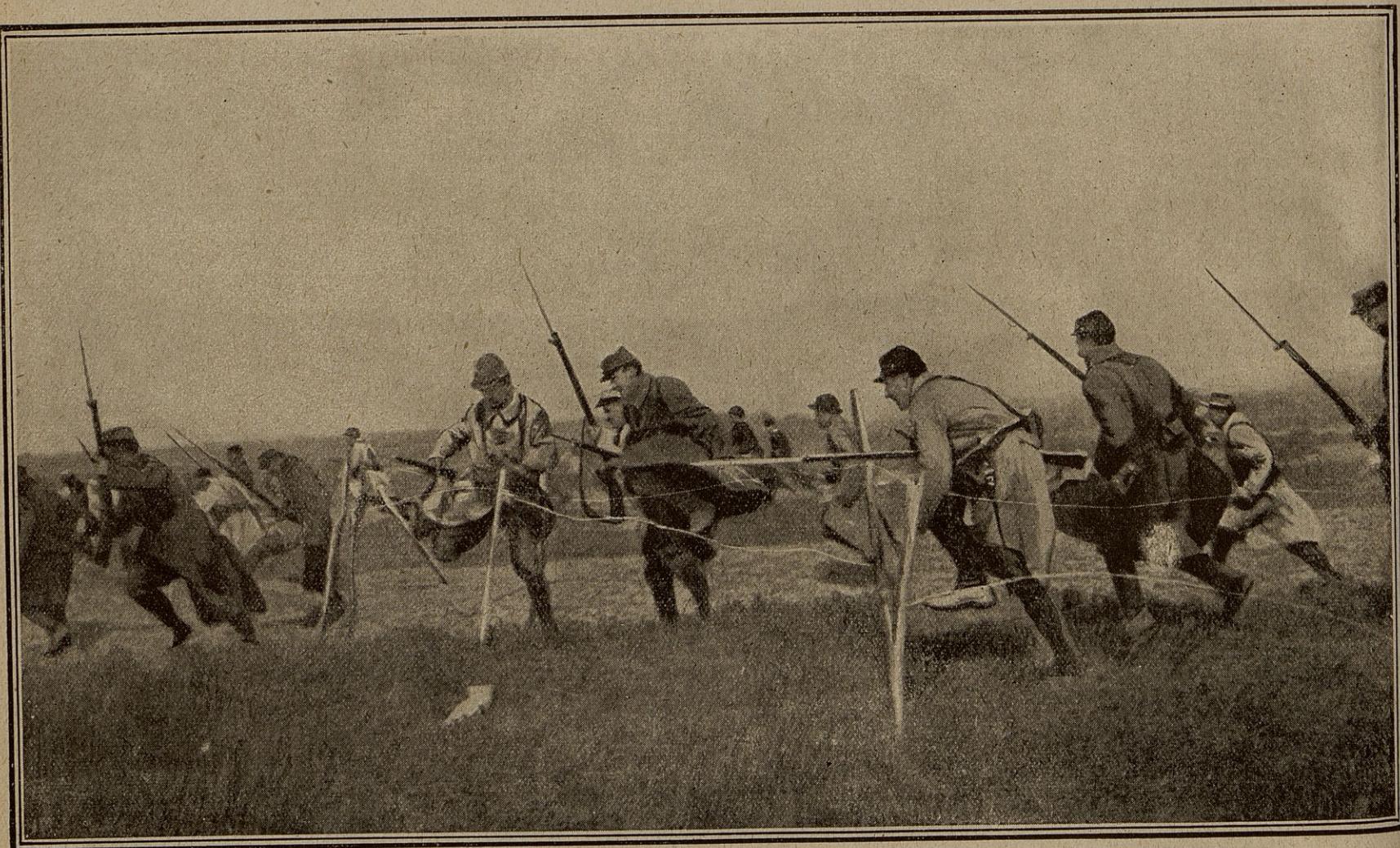


Partout où ils ont été appelés à donner, nos chasseurs alpins se sont couverts de gloire ; mais c'est dans les Vosges, sur cette terre d'Alsace qu'ils sont en train de conquérir, que se trouve le théâtre de leurs plus brillants exploits. Voici nos Diables-Bleus au repos dans un village en arrière du front ; ils attendent, dans les genêts, le moment de repartir.

AVANT D'ALLER AU COMBAT



Dans cette clairière un régiment est au repos ; les hommes ont lutté pendant des jours contre l'ennemi ; ils ont vécu la vie terrible des tranchées sous les balles et sous la mitraille ; ils ont repoussé des attaques, ils ont marché à l'assaut des positions ennemis ; les voilà au repos devant la grande nature, et tout est oublié. Demain ils repartiront pour la bataille alertes et dispos.



A l'arrière des premières lignes, les soldats qui ont été relevés du service des tranchées ne sont pas laissés dans un doux farniente ; ils sont entraînés chaque jour à des exercices et au maniement d'armes. Voici une compagnie de fantassins qui est lancée à l'assaut de tranchées que protègent des réseaux de fils de fer barbelés ; les hommes s'habituent ainsi aux obstacles qu'ils vont rencontrer.

NOTES D'UN CHANSONNIER

UNE VISITE DANS LES TRANCHÉES

PAR

LUCIEN BOYER

Après avoir donné de nombreux concerts dans les cantonnements, je pars visiter les tranchées, avec le bataillon du commandant P. R.

« Vous êtes en bonnes mains », m'a-t-on dit quand on a su que je partais avec le commandant, car c'est un extraordinaire type de soldat, toujours calme, toujours gai, toujours souriant « quoiqu'il tombe » de la pluie ou des obus, de l'eau ou du fer. Nous arrivons à un croisement soigneusement repéré par la Bocherie. Une marmite tombe derrière un coteau qui borde la route. J'ai un soubresaut. Des balles claquent au-dessus de nos têtes qui viennent des tranchées ennemis dans ce coin de vallon. C'est ce qu'on appelle les balles perdues. Malheureusement, elles ne sont pas perdues pour tout le monde, car plus d'un innocent poilu, en train de cueillir de la salade a été atteint par ces projectiles idiots, en contradiction évidente avec toutes les règles de la balistique.

Le commandant nous a fait préparer un déjeuner au « château » c'est-à-dire dans une cave solidement étayée. Le château qui la surmontait n'est plus qu'un tas informe.

Au dessert une détonation formidable me fait sauter, puis d'autres qui se suivent régulièrement. Les Boches rebombardent les ruines du village. Mes compagnons prennent leur café stoïquement.

Leur système nerveux est adapté à cette musique.

— Voilà le concert commencé, me dit le commandant, chantez-nous quelque chose. Je me lève et je commence. Un infirmier m'accompagne sur un piano héroïque qui a survécu à vingt bombardements et deux incendies. A chaque marmite nouvelle, je plie les jarrets et je reprends une respiration. On rit, avec indulgence, mais je trouve le bon truc. Je m'assieds



et je continue la sérenade dans la position de chanteur assis.

Mon mentor veut me soumettre à une autre épreuve. C'est vrai, je suis en « bonnes mains ».

— Prenez votre canne, dit-il, nous allons aller jusqu'à mon poste de commandement.

Nous voilà partis. Il y a un boyau de communication, mais le commandant le dédaigne. Il prend à même la prairie, si l'on peut donner ce nom à l'écurie de trous d'obus qui nous sépare encore de la colline où sont nos tranchées. Au loin, des panaches noirs et blancs jaillissent de la terre à chaque détonation. Je voudrais presser le pas, courir vers un abri, mais je n'ose pas ; je suis cet homme de cœur et d'esprit qui continue à plaisanter.

— Vous en avez une veine d'arriver un pareil jour. Depuis longtemps, c'était d'une tranquillité désespérante. C'est à croire que les Boches vous cherchent une affaire personnelle.

Ouf ! nous voilà au pied de la crête qui est com-

me la ligne de partage du feu. Nous sommes dans l'angle mort, c'est-à-dire à l'endroit où l'on a le plus de chances de rester vivant. J'aime mieux ça.

On fait halte dans la « guittouné » du commandant qui me conte l'histoire de Nib de Blair.

Un matin, au petit jour, cinq Polonais viennent se constituer prisonniers à notre poste d'écoute. Des tranchées boches, on a compris leur manège, on leur tire dessus ; ils se sauvent néanmoins, mais l'un d'eux s'empêtre dans les fils de fer barbelés, se relève mais y laisse le bout de son nez.

On le porte tout saignant au poste de secours, où on lui colle un premier pansement et le surnom un peu glorieux de Nib de Blair.

Malgré la blessure qui le défigurait, le bougre s'estimait heureux d'être tiré d'affaire et, dans sa joie, se tordait aux plaisanteries du commandant qui lui répétait quand tonnaient le 75 et le 120 :

— Ça pour les Boches ! ... mauvais tabac !

Nib de Blair éclatait de rire, mais il oubliait son pansement qui, tirant sur sa blessure toute fraîche, lui arrachait un cri de douleur, de sorte que sa gaité se terminait dans une grimace. Cela devint un jeu. Les poilus s'arrachaient Nib de Blair et exécutaient devant lui les plus curieuses facéties dans le but d'exciter son hilarité.

Il se prêtait de bonne grâce à ce manège, et exagérait la grimace finale pour obtenir les bonnes grâces de la galerie.

Cela durerait encore si Nib de Blair n'avait été compris dans un des derniers convois de prisonniers. Il partit en emportant les regrets de tout le bataillon.

La nuit vient. Nous montons aux tranchées. La lune, très belle, souligne d'ombres tragiques les êtres et les choses.

Dans une carrière, un cimetière anglais ? Des casquettes plates et des bretelles écossaises pendent à des croix.

Je frissonne, et soudain un sifflement horrible, infernal, m'arrache l'âme. Je bondis, on rit. C'est le lieutenant C... qui vient de lancer une fusée éclairante. Elle monte dans le ciel avec un bruit de jet de vapeur et, soudain, s'épanouit en gerbe et plane gentiment sous son petit parachute.

La tranchée boche est à trente mètres. Avec ses fils de fer, elle vous a un petit air innocent de jardin potager. La fusée s'éteint. Cette vision s'estompe et là-bas, dans la nuit, éclate un rire ignoble d'oiseau gigantesque. C'est leur mitrailleuse.

Voici la nôtre.

Comme elle est belle dans son abri. Un rayon de lune la fleut d'un sourire. Elle nous accueille avec la douceur altière des amantes crépusculaires qu'ont chantées Verlaine et Samain.

Voici le chevalier de cette fée hiératique. C'est le lieutenant D... qui rougit et proteste tandis que le commandant me narre un de ses exploits.

Près de Craonnelle, au retour offensif des Allemands, après la Marne, il se porta avec une mitrailleuse dans le clocher d'un hameau, et les aspergea si bien qu'ils durent céder le terrain. Mais D... fut vite repéré et reçut à lui seul toute l'averse de l'artillerie ennemie. Cela dura de sept heures du matin jusqu'au soir.

L'église fut mise en miettes. Le clocher, par miracle, restait intact. A la longue, il eut sa part de projectiles. L'un d'eux le traversa de part en part et le décapita en partie.

Nos troupes eurent un cri :

— Le lieutenant est perdu !

Mais soudain, dans la fumée et la poussière, le fracas de la mitrailleuse reprit, impitoyable. Chose extraordinaire, le lieutenant n'était pas atteint. A cheval sur une poutre, et disposant son fidèle engin sur le pan de mur qui restait debout, il continuait son terrible arrosage.

Il fallut qu'on lui intimât l'ordre de descendre. Ce qu'il fit enfin quand on l'eut aidé à mettre sa mitrailleuse en sûreté.

Et voici le sous-lieutenant M..., engagé volontaire, parti comme simple soldat. C'est un artiste peintre. Un jour son capitaine voulait avoir un croquis des tranchées boches. Il s'offrit à en faire le relevé et s'installa sur le talus, au pied d'un cerisier. Pendant vingt minutes il fut le point de mire de l'ennemi et exécuta son dessin sous cette averse de prunelles.

Une pluie de pruneaux sous un cerisier, voilà qui n'est pas banal.

Le capitaine S..., un soldat de grande allure, qui, au cours d'une attaque, tandis que ses hommes progressaient en rampant, fumait sa cigarette, debout, sous un feu terrible.

Le capitaine A..., les lieutenants D..., C..., de L..., il faudrait tous les citer, car tous ont la même âme tranquille et héroïque de poilu.

Maintenant, c'est le silence. Le silence terrible des tranchées dans lequel traînent les bruits mystérieux de la nuit.

Un battement d'ailes. L'agonie d'un mulot qu'un rapace a pris dans ses serres, prennent, l'imagination aidant, des proportions épouvantables.

Mais ce sont là des sensations de néophyte. Indif-

férents, les poilus émergent des tranchées. Leur buste se découpe dans le clair de lune.

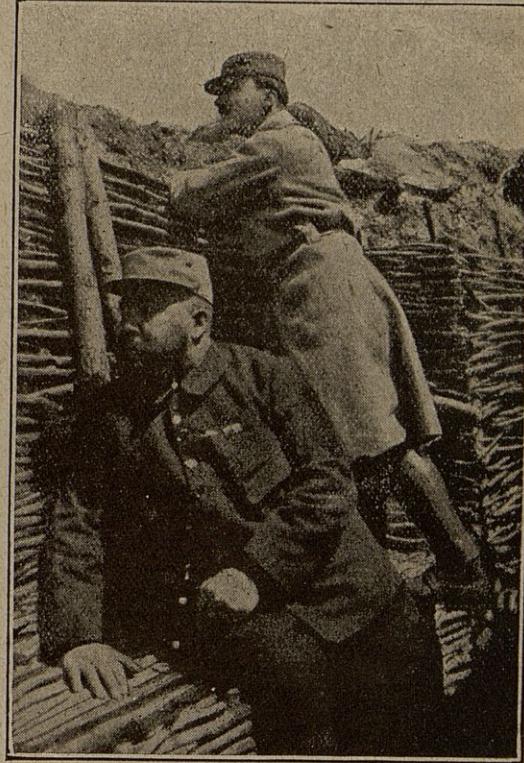
Le crâne ne suffit plus à une surveillance efficace. Ils observent « le billard ». C'est ainsi qu'ils désignent le talus. Le commandant interpelle l'un d'eux : — Bonsoir l'Armoire ! L'homme salue et sourit.

Je suis intrigué.

— Pourquoi l'appelle-t-on l'Armoire ?

— Voilà, me dit-on. Il leur est interdit de s'approprier des dépouilles des ennemis morts ou prisonniers, car beaucoup risquaient leur vie pour aller chercher le casque ou le fusil d'un Boche tué entre les tranchées.

L'Armoire qui était un des plus enragés collectionneurs a continué de plus belle ses expéditions dangereuses. La nature humaine est tenace. Ce brave soldat, devant la mort qui le guette, rêve peut-être



d'une modeste boutique de bric-à-brac dans laquelle il débiterait plus tard des trophées si dangereusement acquis.

Il fut pincé dans une de ses dernières sorties, et avant de le punir, on l'interrogea :

— D'où viens-tu ?

— Des fils de fer boches...

— Qu'allais-tu y faire ?

— Chercher des trucs...

— Tu en as rapporté ?

— Oui, mon commandant.

— Où as-tu mis tout ça ?

— Dans mon armoire...

— Quelle armoire ?

— Mon commandant, pour ne pas que les copains me les barbotent, je me suis fait une armoire.

— Où ça ?

— Là-haut, sur le billard.

En effet, à trente mètres de la tranchée ennemie, il avait creusé un trou carré, parfaitement clayonné avec des débris de claires. Il courut à sa cachette et sous une pluie de balles en rapporta tout un assortiment complet de trophées de guerre.

Depuis ce temps-là nous l'appelons l'Armoire.

Nous avons d'autres célébrités dans le bataillon. Je vais vous présenter Onésime.

Nous arrivons devant un petit obusier accroupi comme la grenouille de nos jeux de tonneau, et qui ouvre une gueule béante.

— Je vous présente Onésime Crapouillot. C'est un vieux de la vieille, on l'avait mis à la retraite, mais il a repris du service. Vous l'entendrez tout à l'heure dans son répertoire.

Voici, pour finir, une anecdote qui me fut contée par un blessé, à son retour de l'hôpital de B...

C'était en décembre.

On emmène un prisonnier boche à l'ambulance.

Il montre ses mains dégoûtantes et adresse en allemand une demande que personne ne comprend.

— Qu'est-ce qu'il veut, demande un ambulancier ?

Un interprète arrive et lui traduit les paroles du prisonnier.

— Il voudrait se laver les mains.

— Quel culot, fait l'ambulancier... Ces gars-là vous ont des exigences !

Il bondit vers le Boche, et lui hurle, en roulant des yeux furibonds :

— Te laver les mains, misérables ! Et la cathédrale de Reims !

LES CUISINES SUR LE FRONT



Ni le bruit du canon, ni la fusillade, pas même les obus égarés ne sauraient distraire le cuisinier qui prépare le repas des poilus. Celui-ci a installé sommairement sa table de cuisine : une planche sur quatre pieux ; là, insouciant de ce qui se passe autour de lui, il découpe tranquillement la part de viande de chacun.



Les éloges que l'on a adressés à l'intendance pour la façon dont se fait le ravitaillement des armées sont mérités, chacun s'est plu à le reconnaître ; il serait juste d'associer à ces louanges les braves cuisiniers que rien n'empêche de préparer et d'apporter le « frichti » à l'heure dite dans les tranchées, même de première ligne.



CHAPITRE TROISIÈME (Suite)

Tandis que le major s'asseyait dans l'intérieur, la baronne prenait place au volant, voulant assurer elle-même la marche de la voiture qui démarra doucement.

De la mer, dans son plein, venait une senteur acre qui se parfumait en frôlant les ajoncs fleuris, en même temps que des bouquets de lande montaient, triomphants, les chants des oiseaux, heureux de cette belle matinée automnale.

L'auto, cependant, une fois franchie la grille du château, roulait dans la grande avenue que bordait une double rangée de châtaigniers séculaires, pour venir s'arrêter au bas du perron.

Tandis que la baronne, avec l'aide d'une femme de chambre, disposait les deux salons du rez-de-chaussée en vue de leur nouvelle destination, les domestiques, sous la direction du major, s'occupaient à transporter les deux blessés ; opération délicate : la chair, meurtrie par plusieurs jours de route, souffrait au moindre contact.

Enfin, l'un et l'autre se trouvèrent installés confortablement dans des lits blancs, moelleux, chauffés à point, et, — aussitôt faite l'apaisante piqûre de morphine, — bientôt s'endormirent profondément dans l'oubli de leurs misères physiques et morales...

Tirant à l'écart madame Vigouroux :

— En toute franchise, madame, demanda le major, puis-je compter sur votre fermeté morale ?

Elle eut un léger frémissement :

— Sont-ils donc gravement atteints ? interrogea-t-elle ; que redoutez-vous ?...

— La gangrène qui pourrait entraîner une amputation des deux jambes... peut-être même le tétanos...

— Oh ! les pauvres ! s'exclama-t-elle douloureusement impressionnée, les paupières closes comme si elle eut voulu fuir l'épouvantable vision de l'intervention chirurgicale.

Mais aussitôt se reprenant, elle déclara d'une voix ferme :

— Comptez sur moi, docteur ; ce qu'il y aura à faire sera fait conformément à vos instructions.

Un salut rapide, un saut dans la voiture dont le moteur ronfla et qui démarra en vitesse...

La baronne demeura un moment sur le perron, suivant d'un œil distrait l'auto qui fonçait rapidement dans l'ombre verte des grands arbres.

Elle était toute trouble : il lui semblait que l'existence, jusqu'à présent lourde et monotone, s'allégeait, s'éclaircissait.

Elle allait pouvoir se dévouer, vivre... enfin !

CHAPITRE QUATRIÈME

Un pâle rayon de soleil pénètre par la grande baie du salon et vient égayer un peu la face blanche du blessé qui écoute vaguement la lecture des journaux que lui fait Roussel, assis sur le pied de son lit.

Le brigadier-trompette, lui, a repris plus rapidement du poil de la bête, et maintenant, en convalescence, il s'achemine vers la guérison.

Vienne le jour où le major lui signera son exeat, avec quelle joie il retournera au front !

Sa joie, cependant, ne sera pas complète, car il laissera derrière lui son compagnon, son vrai frère d'armes dont l'état nécessitera une longue convalescence.

La porte s'ouvrant interrompit le brigadier et le major entra, suivi de madame Vigouroux.

Roger Le Guermeur tenta de se redresser, tandis que son visage, pâli, se colorait d'une fugitive rougeur.

— Attendez, commanda le major... on va vous aider ; saperlotte ! à vous démener ainsi, vous allez me déranger vos pansements...

Roussel se préparait à donner un coup de main, mais la jeune baronne le devançant, avait déjà saisi les oreillers qu'elle disposait prestement derrière le blessé, de façon à maintenir le torse plus droit et à caler douillettement sa tête endolorie.

Le major examina ensuite avec soin le blessé, tandis que madame Vigouroux s'immobilisait, la face un peu penchée, reflétant une anxiété qui allait croissant au fur et à mesure que se prolongeait l'examen.

— Eh bien, docteur ? demanda-t-elle enfin.

— Beaucoup de mieux, ce matin ; tantôt, nous pourrons peut-être songer à lever les appareils. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour l'instant. Mon cher ami, je vous annonce une visite et une bonne nouvelle ; seulement, promettez-moi que vous accueillerez l'une et l'autre avec calme... Les émotions ne vous valent rien, je vous l'ai dit ; mais il est des circonstances où il faut pouvoir se dominer. Vous avez montré sur le champ de bataille qu'à l'occasion vous saviez être un homme.

Tout troublé, le blessé balbutia :

— De quoi s'agit-il donc, monsieur le major ? Celui-ci, sans répondre, alla à la porte, l'ouvrit et faisant un pas hors de la pièce, prononça quelques mots à la cantonnade !

Aussitôt, dans un cliquetis discret d'épées et d'éperons, pénétrèrent trois officiers, entraînant à leur suite deux messieurs que suivirent, sur un geste aimable de la baronne, monsieur et madame Le Guermeur.

Tous deux s'étaient mis en frais de toilette ; elle avait revêtu une robe de soie noire sur laquelle un superbe châle des Indes, cadeau de noces, était attaché ses râmes multicolores ; lui, pour la circonstance, était allé rechercher son vieil uniforme de colonial.

Sur la vareuse blanche aux coutures, mais dont les boutons brillaient comme de l'argent, brinquebalait fièrement une rangée de décorations, souvenir des nombreuses campagnes exotiques où il avait risqué sa peau.

Un peu isolée des autres, comme en vedette, la médaille militaire mettait de son ruban une tache claire sur le drap sombre de la tunique.

Respectueusement, dans une attitude militaire, le vieux soldat s'arrêta sur le seuil même de la pièce, tenant près de lui sa femme qui, d'un sourire plein de tendresse, souhaitait le bonjour à celui qui était toujours pour elle « son p'tit gas ».

« Son p'tit gas », pour lequel, pendant des semaines et des semaines, son cœur avait tremblé, pour lequel elle avait pleuré et prié, durant tant de nuits d'insomnies, depuis que, brusquement, un jour, elle avait appris que grièvement blessé, il avait été, d'épauses en étapes douloureuses, transporté à Kercoat.

Quel cruel calvaire que le sien !

Quel supplice durant les premiers jours, de le savoir là, si près d'elle, sans qu'il lui fût permis de le voir, de l'embrasser.

Vainement, avait-elle supplié le major ; celui-ci avait été inflexible.

La mère avait été écartée du chevet de son fils, trop faible pour pouvoir supporter sa présence...

Combien elle enviait la baronne qui pouvait, elle, à toute heure du jour et de la nuit, suivre pas à pas la lutte entreprise par la science contre le mal qui menaçait de lui enlever son enfant.

Sa seule ressource était de venir rôder le soir aux environs du château ; là, assise sur une roche, elle s'absorbait dans la contemplation de la petite lumière dont s'éclairait la chambre du blessé ; elle se l'imagineait la face pâle, inerte sur la blancheur de l'oreiller, perlée de la sueur fiévreuse, la main griffant de douleur le drap ; elle entendait le hallement saccadé de la respiration scandant le grand silence dont s'enveloppait la pièce.

Puis, elle rejoignait lentement le logis ; se couchait dans sa chambre, évitant de faire du bruit, pour ne point réveiller son mari. Rentrée chez elle, la porte fermée, la face dans ses couvertures, elle pleurait... Et elle avait tant pleuré depuis des semaines que vraiment elle s'étonnait d'avoir encore des larmes.

Mais aussi, quelle joie quand un matin la baronne Vigouroux était venue la chercher pour la mener auprès du blessé cheri ; à dater de ce jour-là, elle avait suivi la convalescence avec ravissement.

Maintenant elle était là, un peu surprise, un peu inquiète aussi du mystère qu'enveloppait cette visite.

Assurément, elle avait le pressentiment qu'il ne s'agissait de rien que de bien ; mais enfin elle eût mieux aimé savoir...

Cependant, au pied de son lit, le brigadier Roussel, ayant poussé le cri réglementaire « à vos rangs, fixe ! » se tenait droit, élevant à la hauteur de la tempe sa main droite, toute emmaillottée de linge qui gonflaient les pansements.

Roger Le Guermeur, lui, attendait, tenant ses yeux fixés sur le général qui, maintenant, tout près

de lui, le considérait avec un paternel attendrissement.

— Maréchal des logis Roger Le Guermeur, déclara-t-il d'une voix où se sentait une pointe d'émotion, je reçois du Ministère de la guerre l'ordre de porter à votre connaissance la décision prise à la suite du rapport adressé par votre général au commandant du 4^e corps ; en conséquence de votre conduite sur le champ de bataille, au cours des journées des 22, 23 et 24 août ; vous êtes nommé au grade de sous-lieutenant.

Le pauvre garçon devint tout pâle, un tremblement agita ses lèvres et ses paupières se fermèrent, comme s'il eut été trop faible pour supporter une pareille secousse.

— Mon général... murmura-t-il, mon général...

Il fit un effort pour tendre la main ; mais il était si débile qu'elle retomba inerte sur le drap où celle du général l'alla prendre...

— Toutes mes félicitations, sous-lieutenant Le Guermeur, déclara-t-il, avec mes souhaits les plus sincères pour que vous puissiez aller bientôt, sur le front, faire donner le baptême du feu à votre épaulement.

Puis, à Roussel qui, tout ému, tournait vers le nouvel officier un visage radieux :

— Brigadier Claude Koussel, déclara-t-il, j'ai mission de vous remettre la médaille militaire en récompense de votre belle conduite dans ces mêmes journées des 22, 23 et 24 août.

Cette fois, la sérénité un peu gouailleuse du trouper s'altéra ; en proie à une émotion dont il ne pouvait être maître, il bredouilla :

— Ah ! mon général... vraiment... ça ne valait pas la peine...

— Maintenant, mes bons amis, dit le général, hâtez-vous de nous remettre car nous avons besoin sur le front de tous nos vaillants...

Et il sortit, laissant en tête-à-tête, Roger Le Guermeur et ses parents ; discrètement Roussel suivit.

La vieille maman avait pris une chaise et s'était assise au chevet du blessé :

— Ah ! mon petit... mon cher petit...

Elle l'embrassait fébrilement tandis que l'ancien



adjudant murmurait d'une voix qu'il tentait vainement de raffermir :

— L'épaulette ! hein ! Roger ! tu leur dois tout de même une fière chandelle aux Boches !

Lui souriait de leur contentement, mais gardait le silence.

Son regard flottait à travers la pièce, incertain de savoir où se poser ; la porte s'ouvrant, livra passage à madame Vigouroux qui portait sur un plateau une tasse de tisane fumante.

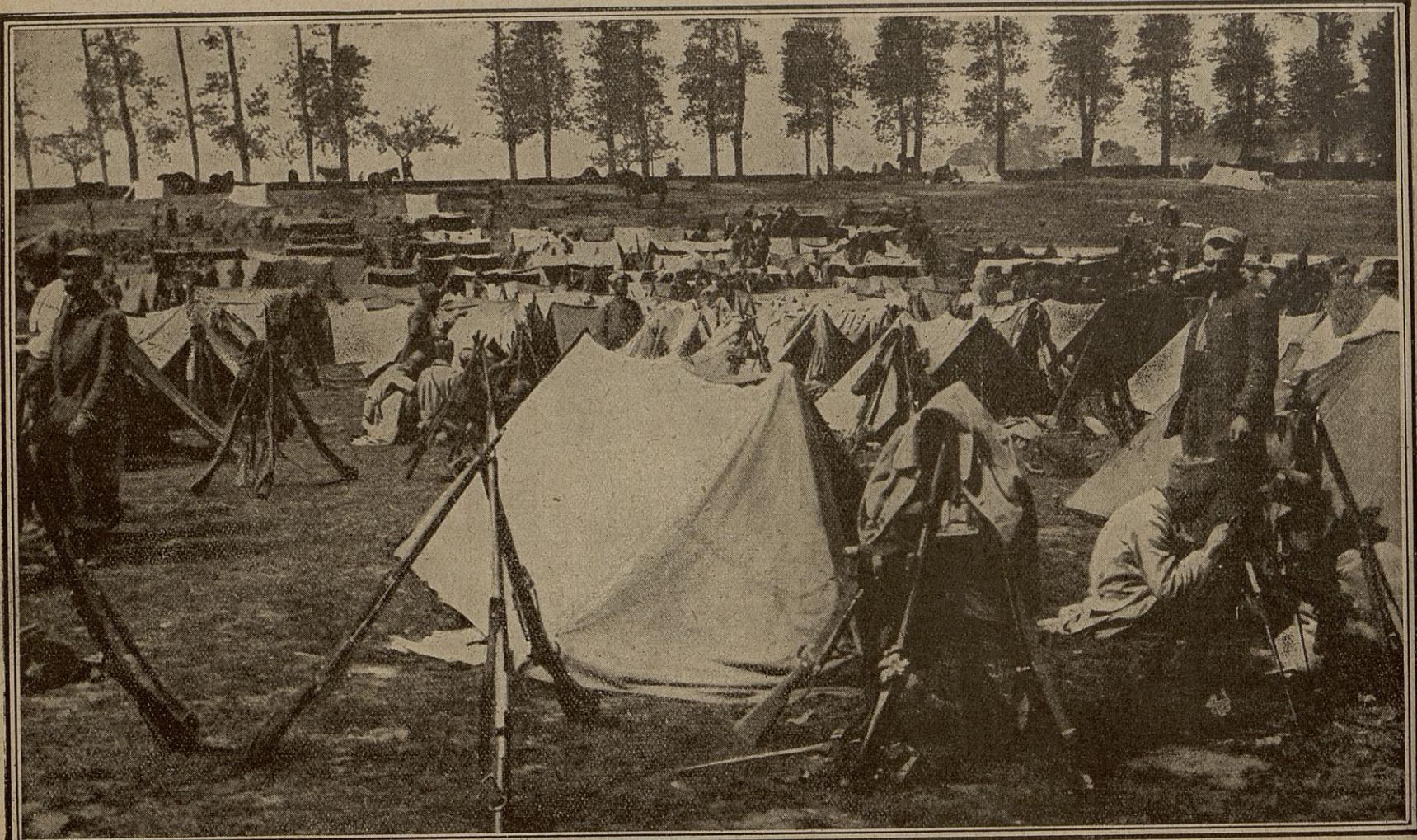
Aussitôt, la physionomie du blessé se transforma d'une subite rougeur qui empourprait ses joues pâlies, tandis qu'une lueur s'allumait dans ses prunelles.

— Chère madame Le Guermeur, dit aimablement la jeune baronne, et vous, cher monsieur, le major vous fait dire que voici l'heure du pansement quotidien.

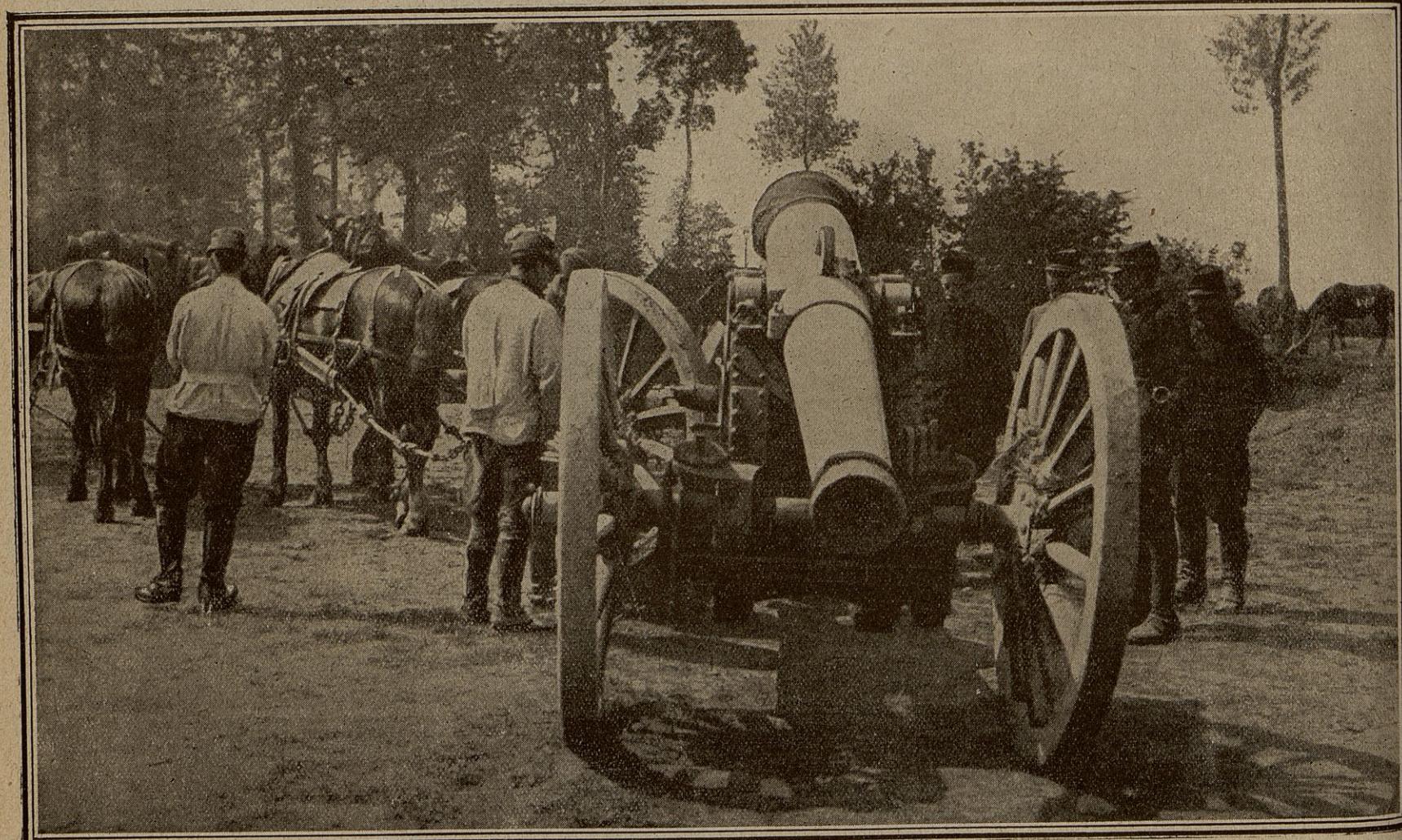
En soupirant, madame Le Guermeur embrassa son fils, puis, suivie de son mari, gagna la porte de la chambre.

(A suivre).

DANS LES PLAINES DE FLANDRE

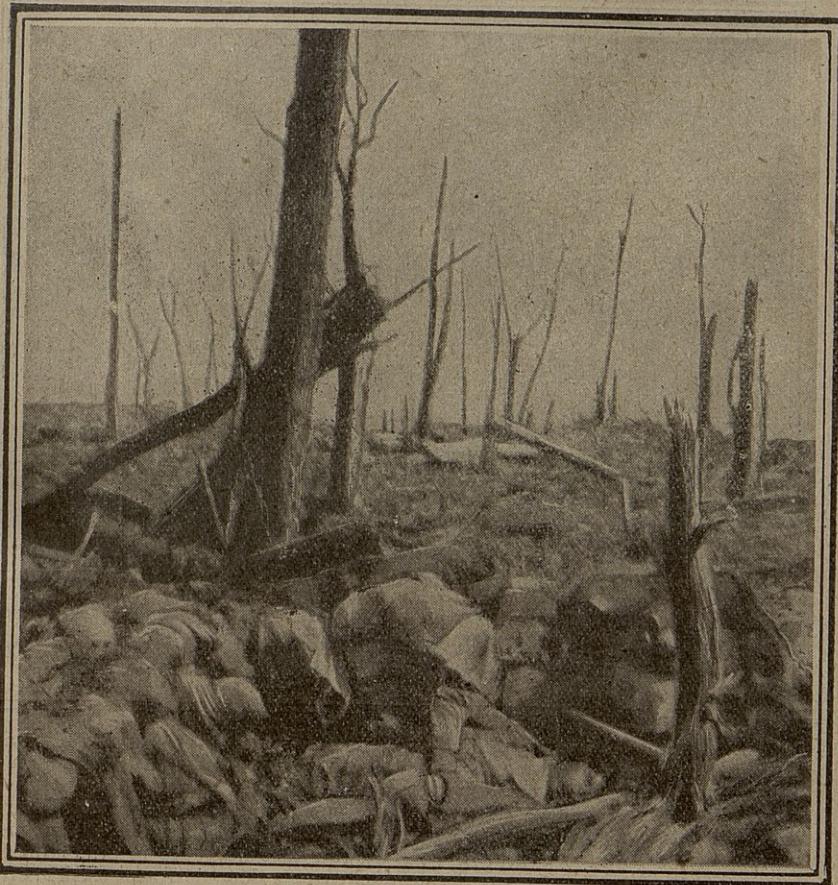


Les troupes marocaines ont pris part à la bataille de l'Artois avec leur coutumière vaillance ; leur campement à l'arrière du front présente l'aspect le plus pittoresque ; nos braves Marocains ont dressé leurs petites tentes dans la plaine et, autour des fusils mis en faisceaux, ils se livrent aux menues occupations du bivouac.

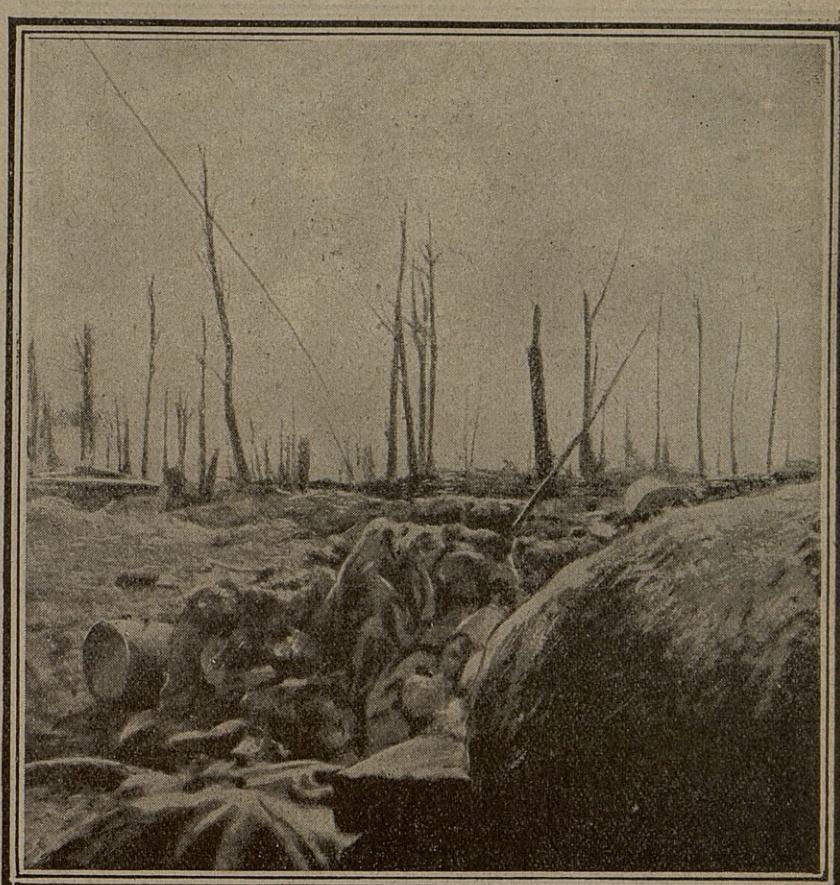


Voici une pièce de 155 court qui va être mise en position. Bientôt elle unira sa voix puissante à celle des 75 qui, sans répit, crachent la mitraille sur l'ennemi ; mais pour atteindre les Allemands dans leurs trous, pour démolir les puissants retranchements qui les protègent, il faut de gros obus et l'artillerie lourde doit venir à la rescousse.

LA CONQUÊTE DU BOIS LE PRÊTRE



Nos obus ont bouleversé les tranchées que l'ennemi avait creusées dans le bois le Prêtre ; au milieu de débris de toutes sortes on voit les cadavres de deux officiers allemands.

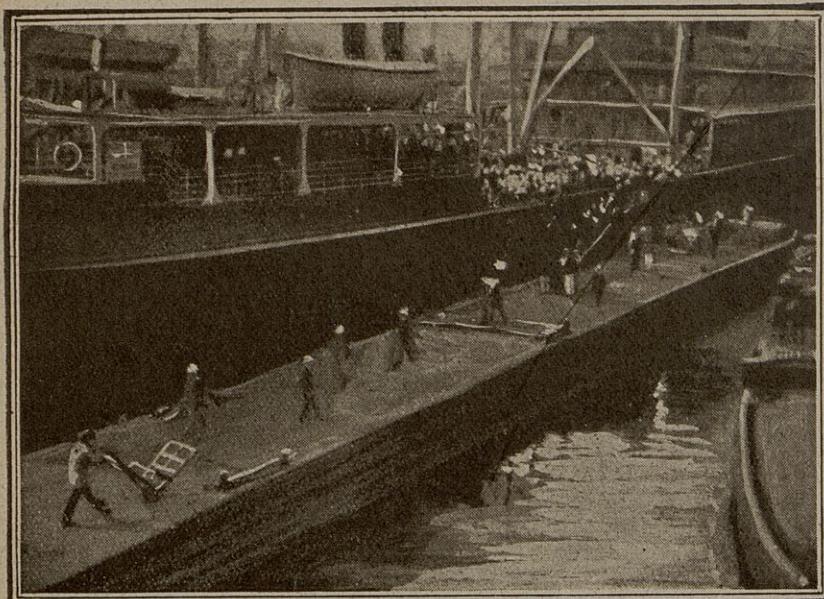


Arbres de haute futaie, taillis touffus, la mitraille a tout fauché ; car de ce bois les Allemands avaient fait une forteresse qu'il a fallu emporter tranchée par tranchée.



Nous avons dit combien avait été dure la lutte au bois le Prêtre que nos troupes ont conquises en totalité ; les Allemands l'ont surnommé le « bois de la Mort » ; on comprend cette appellation à la vue du tas de cadavres ennemis entassés près de la fontaine du Père Hilarion et que nos brancardiers vont inhumer.

POUR DÉFENDRE LA MÈRE-PATRIE



Le dernier paquebot amène à Marseille le contingent de Néo-Calédoniens qui, au nombre de six cent cinquante environ, se sont engagés pour venir défendre la mère-patrie.



Laissant leurs familles et leurs biens en quelque sorte à la merci des indigènes, les Néo-Calédoniens n'ont pas hésité à faire leur devoir ; ils ont été versés dans l'infanterie coloniale.

SUR LE FRONT RUSSE

L'évacuation de Lemberg et le recul des armées russes sur des positions plus solides ont produit en Allemagne et en Autriche un enthousiasme que ne partagent point les critiques militaires de ces pays ; car ils ne se font pas d'illusion sur le résultat final de la manœuvre. Il suffit de lire ce qu'a écrit le major Morath dans le *Berliner Tageblatt* :

« En général, dit-il, les pays neutres exagèrent la portée de la prise de Lemberg. Je ne suis pas de l'avis de cette gazette danoise qui parle d'opération décisive. Elle oublie que nous n'avons ni pris, ni enveloppé, ni détruit l'armée russe. Ce sont là des éventualités possibles, mais elles ont été prévenues par le repliement des Russes sur le nord-est et l'est ».

Il ajoute : « Quant à Lemberg, c'est un succès surtout politique ». Après avoir fait observer que les armées russes sont entières et libres de leurs mouvements, le critique militaire allemand conclut : « Ne célébrons donc pas la prise de Lemberg comme une opération décisive de la campagne à l'est ».

En effet, nos alliés reculent lentement en infligeant des pertes énormes à l'ennemi qui, nulle part, n'a pu entamer les armées du grand-duc Nicolas.

Les Austro-Allemands se sont obstinés à traverser le Dniester ; là ils se sont heurtés à la résistance opiniâtre des Russes qui, dans une vigoureuse contre-offensive, les ont rejetés de l'autre côté du fleuve en leur infligeant des pertes sévères ; en une matinée, les Autrichiens ont perdu 40 officiers et 1.700 hommes qui ont été faits prisonniers.

Ces actions avaient lieu vers le 24 juin ; quelques jours après, l'armée russe de Galicie, ou du moins son aile droite, reculait sur les affluents de gauche du Dniester, sur la Ziola-Lipa d'abord, puis sur la Groëla-Lipa. Cette retraite méthodique est causée par le manque de munitions ; quand celles-ci arriveront

nous assisterons à une nouvelle offensive des Russes d'autant plus intéressante que les armées austro-allemandes paraissent s'être divisées en deux groupes principaux dont la liaison deviendra chaque jour plus difficile.

Voici en effet quelle était leur situation au 1^{er} juillet. L'armée Woirsch se trouve sur la rive gauche de la Vistule et tient le front Zawichost-Ossowiec ; l'armée de l'archiduc François-Ferdinand fait face au cours inférieur du San et à la Tanew. Celle du maréchal von Mackensen a dépassé Rawa-Ruska ; elle a convergé à gauche et se trouve entre le Bug et les sources de la Wieprz.

Ce groupe d'armées est orienté du sud au nord, ce qui a fait dire que l'ennemi visait Varsovie par le sud après l'avoir attaquée en vain par l'ouest et par le nord.

L'autre groupe est formé par trois armées : celle de Boehm-Ermoli qui, après avoir occupé Lemberg, s'est dirigée vers Brezany ; celle de Linsingen qui tente de traverser le Dniester et que les Russes rejettent chaque fois sur l'autre rive ; enfin l'armée que commande le général Pflanzer et qui ne peut déloger les Russes de leurs positions vers Khotin. Ces trois armées semblent se diriger vers le sud-est et, par suite, tourner le dos au premier groupe.

Sur le reste du front, combats d'artillerie, rares attaques d'infanterie. Cependant les Allemands ont essayé un débarquement en Courlande, entre Libau et le golfe de Riga : le 28 juin, un cuirassé gardien, du type *Siegfried*, de 4.100 tonnes, accompagné de quatre croiseurs, de plusieurs torpilleurs et de plusieurs bateaux de pêche, a bombardé le port de Windau pendant une quinzaine de minutes, sans résultat ; un des croiseurs et les torpilleurs qui protégeaient l'opération ont été attaqués par les torpilleurs russes et contraints, après un court combat d'artillerie, à se retirer vers le sud. Le corps de débarquement, se dirigeant dans des chaloupes vers la côte, a été repoussé. Un torpilleur allemand a touché une mine et a sauté. Du côté russe, il n'y a aucune perte, ni sur mer ni sur terre.

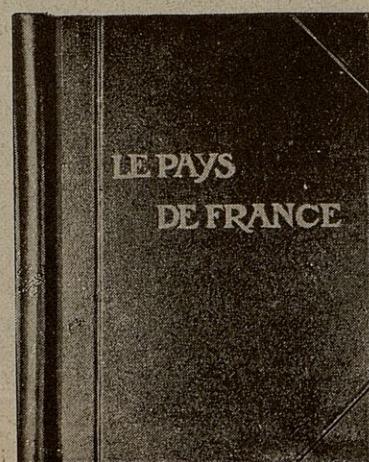
Toutes les photographies que publie le "PAYS DE FRANCE" sont la reproduction exacte de la vérité : on n'y trouve ni adaptation, ni truquage photographique d'aucune sorte.

Rassortiments et reliures du "Pays de France"

Nous sommes à présent en mesure de donner satisfaction à toutes les demandes de rassortiment des numéros du "Pays de France", à partir du n° 1.

Nous tenons en outre à la disposition de nos lecteurs des reliures électriques en percaline chagrinée, avec titre or, spécialement établies pour contenir toute la collection d'une année du "Pays de France" (52 numéros), au prix de 3 francs la reliure, prise dans nos bureaux.

Pour recevoir franco par colis postal cette reliure, "accompagnée, ou non, de tout ou partie des numéros déjà parus", il suffit de nous adresser d'une part 3 fr. 60 (expédition en gare) ou 3 fr. 85 (expédition à domicile), d'autre part autant de fois 0 fr. 25 qu'on désire de numéros. (Adresser les mandats 2, 4, 6, boulevard Poissonnière).



Reproduction de notre reliure électrique

Avis aux lecteurs du "Pays de France"

Nous mettons en garde nos lecteurs contre la mise en vente, par certains commerçants, d'une reliure contrefaisant celle vendue par nos soins et établie spécialement pour le PAYS DE FRANCE.

Ces contrefaçons sont de mauvaise qualité et leur emploi doit être absolument déconseillé.

Nous avisons donc nos lecteurs qu'à l'avenir les reliures fournies par notre intermédiaire devront être absolument conformes au modèle reproduit ci-dessous et porter à l'intérieur une marque de fabrique sur laquelle un numéro d'ordre sera inscrit. Cette marque sera conforme au modèle que nous reproduisons.

RELIURE ÉLECTRIQUE P.F.

(Modèle Déposé)

Propriété du PAYS DE FRANCE
2, 4, 6, Boulevard Poissonnière

N°

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures

LE NOUVEL AMIRAL

Le prince Adalbert, troisième fils du kaiser, a été versé comme vice-amiral supplémentaire dans la flotte autrichienne.

(LES JOURNAUX.)



— Je viens prendre les ordres de Son Altesse Impériale.



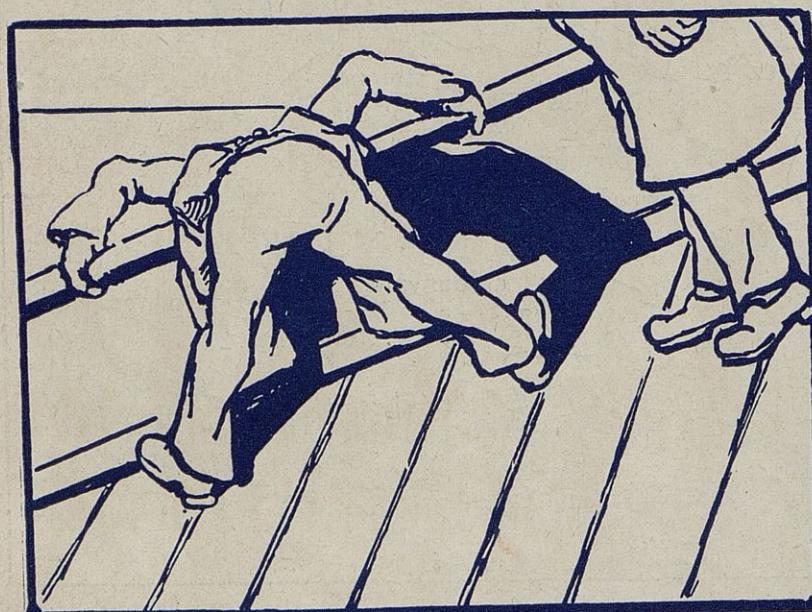
... Monsieur le vice-amiral supplémentaire semble vouloir engager de suite le combat ?



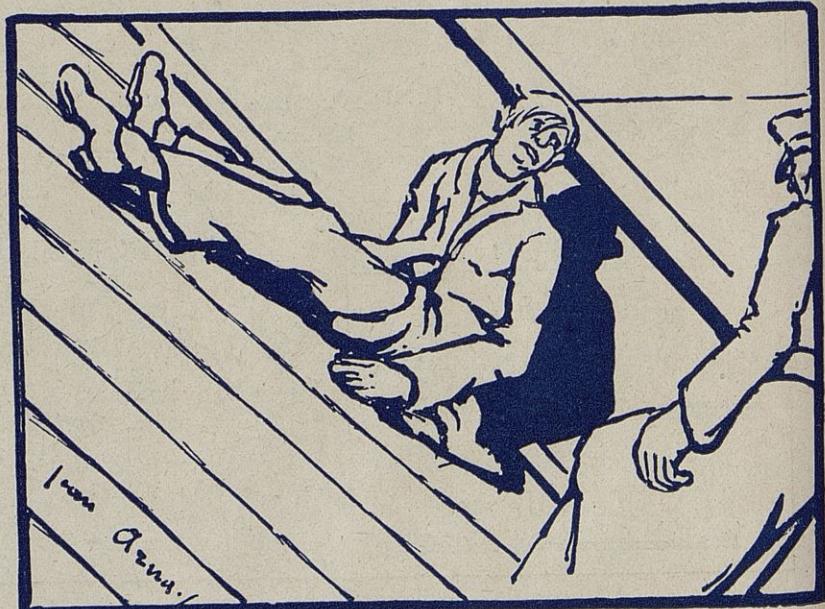
... Une attaque imprévue sur un point inoccupé de la côte aurait un gros effet moral. Pensez-y !



... Mais il importe de ne pas user en une fois toutes nos munitions, si nous voulons débloquer les Dardanelles !



... Peut-être votre auguste père vous a-t-il recommandé de bombarder Venise tout d'abord ?



— « Oui, c'est cela. O Venise ! nous y jetturons l'ancre ! »